Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Arthur Conan Doyle

LA CEINTURE EMPOISONNÉE

Les exploits du professeur Challenger

(1913)

Table des matières

CHAPITRE PREMIER

Des lignes qui se brouillent

Mon devoir est clair : je n'ai pas un instant à perdre ! Ces événements prodigieux sont encore frais dans ma mémoire : il faut donc que je les relate dans tous leurs détails, avec une exactitude que le temps pourrait effacer si je tardais. Mais, au moment d'écrire, comment ne saluerais-je pas le miracle grâce auquel c'est notre petite équipe du Monde perdu (le Pr Challenger, le Pr Summerlee, lord John Roxton et moi-même) qui a vécu cette nouvelle expérience passionnante ?

Lorsque, il y a quelques années, j'ai rendu compte dans la *Daily Gazette* de notre voyage sensationnel en Amérique du Sud, je ne pensais guère qu'il m'arriverait d'avoir à raconter un jour une aventure personnelle encore plus étrange. Or, celle-ci est unique dans les annales de l'humanité : sur les tablettes de l'Histoire, elle se détachera irrésistiblement ; un pic majestueux écrase toujours les modestes contreforts qui l'entourent.

Pour vivre cet épisode extraordinaire, nous nous sommes trouvés réunis tous les quatre le plus normalement du monde. Toutefois, il y a eu un enchaînement de circonstances tout à fait involontaire que je vais conter aussi brièvement et aussi précisément que possible… sans oublier que la curiosité publique, qui a été et qui demeure insatiable, exige que je fournisse au lecteur un maximum de détails sur un sujet pareil.

Ce vendredi 27 août – date à jamais mémorable dans l'histoire de notre monde – je me suis rendu à mon journal et

j'ai demandé un congé de trois jours à M. McArdle, qui est toujours notre rédacteur en chef. Le bon vieil Écossais a hoché la tête, il s'est gratté la frange raréfiée de ses cheveux rougeâtres, après quoi il s'est décidé à traduire enfin sa répugnance par quelques paroles.

– Je pensais justement, monsieur Malone, que nous pourrions ces jours-ci vous occuper avec profit… Je me disais qu'il y avait là une histoire particulière… bref, une histoire que vous seul seriez capable de débrouiller et de mener à bien.

– J'en suis désolé ! lui ai-je répondu en essayant de cacher ma déception. Naturellement, puisque vous avez besoin de moi, la question ne se pose plus. Mais j'avais un rendez-vous important et intime… Si vous pouviez vous passer de moi…

– C'est que je ne vois pas le moyen de me passer de vous !

La pilule était amère ; je n'avais qu'à l'avaler sans trop de grimaces. Après tout, c'était ma faute : depuis quand un journaliste a-t-il le droit d'avoir des projets personnels ? J'ai affiché un air guilleret pour déclarer :

– N'en parlons plus ! Que désirez-vous de moi ?

– Simplement une interview de ce diable d'homme qui habite à Rotherfield…

– Du Pr Challenger ? me suis-je écrié.

– Hé ! oui, pardi ! Il a « coursé » le jeune Alec Simpson, du *Courrier,* pendant quinze cents mètres, il l'a fait dévaler la grande route en le tenant par le col de sa veste d'une main et par le fond de la culotte de l'autre… Vous avez lu ce fait divers, n'est-ce pas, dans les rapports de la police ? Ici, vos camarades préféreraient aller interviewer un alligator en liberté ! Mais vous,

vous pourriez tenter votre chance : vous êtes de vieux amis. Et je me disais…

J'étais tout à fait soulagé :

– Alors, tout va bien ! Il se trouve que c'était pour rendre visite au Pr Challenger que je vous demandais un congé. Pour l'anniversaire de notre aventure d'il y a trois ans sur le plateau, il a invité notre équipe, chez lui à Rotherfield et nous y célébrerons l'événement tous les quatre.

– Formidable ! a rugi McArdle en se frottant les mains et en dardant sur moi un regard qui étincelait derrière ses lunettes. Formidable ! Dans ce cas, vous serez à même d'approfondir son opinion. De tout autre je dirais qu'il s'agit de rêveries lunaires, mais ce type a vu juste une fois ; on ne sait jamais ; il peut avoir misé dans le mille une autre fois.

– Approfondir quoi ? sur quoi ?

– Vous n'avez pas lu, dans le *Times* d'aujourd'hui, sa lettre sur les « possibilités scientifiques » ?

– Non.

McArdle a alors plongé vers le plancher où il a ramassé le journal en question.

– Lisez à haute voix, m'a-t-il ordonné en désignant une colonne. Je serais content de l'entendre, car je ne suis pas tout à fait sûr d'avoir bien compris, à la première lecture, ce que le bonhomme a dans la tête.

La lettre que j'ai lue aussitôt à mon rédacteur en chef de la *Gazette* était ainsi rédigée :

POSSIBILITÉS SCIENTIFIQUES

Monsieur,

J'ai lu avec un amusement qui n'était pas complètement dépourvu d'un sentiment moins flatteur, la lettre suffisante et pour tout dire imbécile de James Wilson MacPhail, récemment publiée dans vos colonnes, sur le brouillage des lignes de Frauenhofer dans les spectres des planètes et des étoiles fixes. Selon lui, l'affaire est sans signification. Pour une intelligence plus développée que la sienne, l'affaire peut revêtir au contraire une très grande importance : si grande qu'elle mettrait en jeu, par exemple, la vie de tous les hommes, femmes et enfants sur cette planète. Le langage scientifique m'apparaît impropre à communiquer mes vues à un public dont l'intelligence est suffisamment indigente pour tirer sa pâture d'articles de journaux. Je m'efforcerai donc de me placer à sa portée réduite et d'user, pour m'expliquer, d'un raisonnement par analogie qui ne dépassera pas les capacités intellectuelles de vos lecteurs…

« Mon cher, c'est un as ! une merveille vivante ! s'est exclamé McArdle. Il a fait se hérisser les plumes d'une colombe au biberon, il a provoqué une émeute à une réunion de quakers : rien d'étonnant à ce que Londres lui soit devenu intenable ! C'est dommage, monsieur Malone, car c'est un grand cerveau ! Bon : tâtons un peu de son analogie.

Nous supposerons qu'un petit paquet de bouchons reliés les uns aux autres a été lancé dans un courant paresseux pour lui faire traverser l'Atlantique. Lentement, jour après jour, les bouchons seront entraînés parmi des conditions invariantes. Si les bouchons étaient doués de sensibilité, nous pourrions imaginer qu'ils considéreraient ces conditions comme permanentes et sûres. Mais nous, avec notre science supérieure, nous savons que des tas de choses peuvent survenir qui surprendraient fort

les bouchons. Ainsi, ils pourraient heurter un bateau ou une baleine endormie, à moins qu'ils n'échouent dans des herbes. En tout état de cause, leur voyage se terminerait sans doute par un accostage brutal sur les rochers du Labrador. Mais comment s'en douteraient-ils pendant qu'ils flottent très tranquillement sur ce qu'ils croient être un océan illimité et homogène ?

Vos lecteurs saisiront peut-être que l'Atlantique, dans cette parabole, a pris la place du puissant océan de l'éther où nous flottons, et que ce paquet de bouchons représente le minuscule et obscur système planétaire auquel nous appartenons. Soleil de troisième catégorie qui remorque une racaille de satellites insignifiants, nous sommes entraînés dans les mêmes conditions quotidiennes vers je ne sais quelle fin : mettons une misérable catastrophe qui nous engloutira aux derniers confins de l'espace, où nous serons projetés dans un Niagara de l'éther ou brisés sur quelque impensable Labrador. Je ne vois là rien qui laisse une place à l'optimisme superficiel et ignare de votre correspondant, M. James Wilson MacPhail. Au contraire, j'y discerne quantité de raisons au nom desquelles nous devrions surveiller avec une vigilance aussi attentive qu'intéressée toute indication de changement dans l'ambiance cosmique dont peut dépendre notre destinée suprême…

« Mon cher, il aurait fait un grand ministre ! a coupé McArdle, admiratif. Il a les résonances d'un orgue… Bon. Maintenant, voyons un peu ce qui le tarabuste.

Le brouillage général et le déplacement des lignes de Frauenhofer du spectre indiquent, selon moi, une modification cosmique considérable, dont le caractère est à la fois subtil et singulier. La lumière d'une planète est la lumière réfléchie du soleil. La lumière d'une étoile est une lumière autonome, à origine personnelle. Or dans cet exemple tous les spectres, aussi bien ceux des étoiles que ceux des planètes, accusent la même

modification. Serait-elle la conséquence d'une modification intervenue dans ces planètes et ces étoiles ? Une telle hypothèse me semble insoutenable : quelle modification commune pourrait intervenir simultanément aussi bien dans les planètes que dans les étoiles ? S'agit-il alors d'une modification de notre propre atmosphère ? C'est possible, mais au plus haut point improbable, puisque nous n'en avons décelé aucun symptôme autour de nous, et que les analyses chimiques ne l'ont pas établie. Quelle serait dans ces conditions la troisième éventualité ? Une modification du milieu conducteur ? de cet infini d'éther fin qui s'étend d'une étoile à l'autre et se répand dans tout l'univers. Au sein de cet océan d'éther, nous flottons sur un courant paresseux : est-il interdit de croire que ce courant nous emporte vers des zones d'éther neuf à propriétés inimaginables ? Une modification s'est produite quelque part. Elle peut être mauvaise. Elle peut être bonne. Elle peut être neutre : ni bonne ni mauvaise. Nous n'en savons rien. Libre à des observateurs légers de traiter ce sujet avec dédain ! Mais l'homme qui comme moi-même possède une intelligence plus profonde – celle du véritable philosophe – comprendra que les possibilités de l'univers sont incalculables et que la sagesse consiste à se tenir prêt pour l'imprévu. Prenons un exemple : qui oserait soutenir que cette épidémie subite, mystérieuse et générale qui s'est déclarée parmi les indigènes de Sumatra, et qui a été relatée ce matin même dans vos colonnes, est sans rapport avec une modification cosmique à laquelle ils sont peut-être davantage sensibles que les populations plus complexes de l'Europe ? Je lance l'idée pour ce qu'elle vaut. Certifier qu'elle est exacte serait, dans l'état actuel des choses, aussi stupide qu'affirmer qu'elle est fausse. Mais il faudrait être un idiot bien épais pour croire qu'elle déborde du cadre des possibilités scientifiques.

Votre dévoué,

George Edward Challenger.

Les Bruyères, Rotherfield.

« Une belle lettre, et qui stimule la matière grise ! a commenté McArdle, en ajustant une cigarette dans le long tuyau de verre qui lui servait de fume-cigarette. Qu'est-ce que vous en pensez, monsieur Malone ?

J'ai été contraint d'avouer mon ignorance totale, humiliante, du sujet abordé dans cette communication. Ainsi, qu'est-ce que c'était que ces lignes de Frauenhofer ? Par chance, McArdle venait d'étudier la question avec le concours du savant maison ; aussi s'est-il empressé de tirer de son bureau deux bandes spectrales multicolores, du genre de ces rubans qu'on voit parfois aux chapeaux des membres d'un jeune club ambitieux de cricket. Il m'a montré qu'il y avait certaines lignes noires qui formaient des croisillons sur la série des couleurs brillantes allant du rouge au violet, en passant par des gradations d'orange, de jaune, de vert, de bleu et d'indigo.

« Ces lignes noires sont des lignes de Frauenhofer, m'a-t-il expliqué. Les couleurs sont la lumière elle-même. N'importe quelle lumière, si vous la décomposez avec un prisme, donne les mêmes couleurs. Elles ne nous apprennent rien. Ce sont les lignes qui comptent, parce qu'elles varient selon ce qui produit la lumière. Or ces lignes noires, la semaine dernière, se sont brouillées et tous les astronomes se disputent pour en donner la raison. Voici une photographie de ces lignes brouillées ; nous la publierons dans notre numéro de demain. Le public n'y a pris jusqu'ici aucun intérêt, mais je pense que cette lettre de Challenger dans le *Times* mettra le feu aux poudres.

– Et cette histoire de Sumatra ?

– Ça, il y a loin d'une ligne brouillée dans un spectre à un nègre malade dans Sumatra ! Seulement, votre phénomène nous a déjà administré la preuve qu'il savait de quoi il parlait.

Sans aucun doute, il sévit là-bas une maladie bizarre. Un câble de Singapour vient justement de nous apprendre que les phares ont cessé de fonctionner dans les détroits de la Sonde ; conséquence : deux navires à la côte… Bon ! De toute façon, voilà un joli sujet de conversation entre Challenger et vous. Si vous obtenez quelque chose de précis, ça fera une colonne pour lundi.

Au moment où, la tête pleine de cette nouvelle affaire, je quittais le bureau de mon rédacteur en chef, j'ai entendu appeler mon nom dans le salon d'attente. C'était un petit télégraphiste avec une dépêche que, de mon appartement, on m'avait fait suivre. Ce message émanait de l'homme dont nous venions de parler et il était ainsi conçu :

« Malone, 17, Hill Street, Streatham. – Apportez oxygène. – Challenger. »

« Apportez oxygène ! » Le professeur, je ne l'avais pas oublié, était doté d'un sens éléphantesque de l'humour, qui pouvait le pousser à des gaudrioles aussi lourdes que maladroites. S'agissait-il là de l'une de ses plaisanteries qui déclenchaient un énorme rire irrésistible, qui réduisait son visage à n'être plus qu'une bouche béante et une barbe hoquetante, et qui tuait sans remède toute la gravité dont il s'entourait comme Jupiter sur son Olympe ?

J'ai eu beau m'appesantir sur ces deux mots, il m'a été impossible de leur trouver une résonance facétieuse. C'était sûrement un ordre : précis autant qu'étrange ! Et Challenger était le seul homme au monde à qui je ne me souciais pas de désobéir. Peut-être avait-il envisagé une expérience de chimie ? Peut-être… Zut ! Qu'avais-je besoin de chercher à découvrir ce qu'il voulait ? Il fallait que je me procurasse de l'oxygène, voilà tout !

Il me restait une heure avant le train qui partait de Victoria. J'ai sauté dans un taxi et je me suis fait conduire à la Société de distribution des bouteilles d'oxygène dans Oxford Street.

Comme je posais pied à terre devant l'immeuble, deux jeunes gens en sortaient en portant un tube cylindrique de fer ; ils l'ont hissé et calé devant moi dans une voiture qui attendait. Et, sur leurs talons, j'ai vu apparaître un homme âgé dont la voix de crécelle leur disait des choses désagréables. Il s'est tourné vers moi… Je n'ai pas eu à hésiter sur ces traits austères et sur ce bouc : c'était mon camarade bourru et revêche, le Pr Summerlee.

– Quoi ! s'est-il exclamé en me voyant. Auriez-vous reçu, vous aussi, cet absurde télégramme pour l'oxygène ?

Je l'ai sorti de ma poche.

« Bon ! Bon ! J'en ai reçu un également. Vous savez, c'est vraiment à contrecœur que je me suis incliné. Notre vieil ami est, comme toujours, impossible ! Comme s'il ne pouvait pas se procurer de l'oxygène par les moyens ordinaires ! Mais non : il a fallu qu'il morde sur le temps de ceux qui ont mieux à faire que lui ! Pourquoi ne l'a-t-il pas commandé directement ?

– Sans doute doit-il en avoir besoin immédiatement ?

– Ou il a cru qu'il en aurait besoin immédiatement ! Ce qui n'est pas la même chose… Voyons, vous n'allez pas acheter une autre bouteille. Dans la mienne, il y a assez d'oxygène pour deux, non ?

– Écoutez, il m'a tout l'air de tenir à ce que nous lui apportions chacun une bouteille. Je préfère ne pas le contrarier.

Summerlee haussait les épaules, grognait, mais je ne me suis pas laissé faire : j'ai acheté une bouteille, qui est allée rejoindre la première dans sa voiture, car il m'avait offert de me conduire à Victoria.

Je me suis éloigné pour payer mon taxi ; le chauffeur était hargneux : il me réclamait un pourboire excessif. Finalement, je m'en suis débarrassé et je suis revenu vers le Pr Summerlee ; il était près de se colleter avec les jeunes employés qui avaient transporté son oxygène ; son bouc se soulevait d'indignation. L'un des garçons l'a appelé, je m'en souviens : « Vieux cacatoès imbécile ! » Pareille insulte a fait sursauter le chauffeur de Summerlee, qui a pris fait et cause pour son maître et qui est descendu de son siège pour punir l'insolent. Nous avons de justesse évité la bagarre.

Tous ces détails peuvent paraître bien banals et indignes de figurer dans mon récit. Mais c'est seulement à présent, avec le recul, que je distingue leur place dans l'enchaînement des faits tels que je dois les raconter.

Le chauffeur de Summerlee était un novice, ou il avait eu les nerfs troublés par la dispute, car il s'est avéré très maladroit. Nous avons failli tamponner deux autres voitures – aussi mal pilotées d'ailleurs – et je me rappelle avoir fait remarquer à Summerlee que la qualité moyenne des chauffeurs, à Londres, avait baissé. Ensuite, nous avons frôlé de trop près un attroupement qui s'était formé pour regarder une rixe à l'angle du Mail ; très excités, des gens ont poussé des cris de colère contre notre « chauffard », et l'un deux a même sauté sur le marchepied et a brandi une canne dans notre direction. Je l'ai repoussé, mais nous n'avons pas été mécontents de quitter le parc sains et saufs. Tous ces petits événements survenant les uns après les autres m'avaient mis les nerfs en boule ; quant à mon compagnon, son irritabilité traduisait une impatience qu'il ne contrôlait plus.

Nous avons retrouvé notre bonne humeur devant lord John Roxton, qui nous guettait sur le quai : toujours mince et long, il était vêtu d'un costume de chasse en tweed marron clair. Quand il nous aperçut, son visage aigu, dominé par des yeux inoubliables, à la fois féroces et souriants, s'est éclairé de plaisir. Des fils gris couraient à présent dans ses cheveux roux, des rides avaient été creusées par le burin du temps, mais il était toujours le lord John avec lequel nous nous étions bien entendus dans le passé.

– Hullo ! *Herr Professor !* Hullo ! Bébé !

Il s'est mis à rugir de joie devant les bouteilles d'oxygène qu'un porteur tirait derrière nous.

– Alors, vous en avez pris aussi ? La mienne est dans le fourgon. Qu'est-ce que le cher vieux peut bien vouloir en faire ?

– Attendez ! lui ai-je dit. Avez-vous lu sa lettre au *Times ?*

– Du baratin absurde ! a déclaré Summerlee avec une grande sévérité.

– Hé bien ! elle est à la base de cette histoire d'oxygène ou je me trompe fort !

– Du baratin absurde ! a répété Summerlee avec une violence qui n'était pas du tout indispensable.

Nous avions pris place dans un compartiment de première classe pour fumeurs et il avait déjà allumé la courte pipe de bruyère charbonneuse qui semblait prolonger la ligne agressive de son nez.

« L’ami Challenger est un homme intelligent ! a-t-il poursuivi. Personne ne peut le nier. Il faudrait être fou pour le nier. Considérez son chapeau : dessous, il y a un cerveau qui fait un kilo sept cents ; c’est un gros moteur, qui tourne bien, et qui abat du bon travail. Montrez-moi le capot, je vous dirai le volume du moteur. Seulement, Challenger est aussi un bateleur-né. Vous m’avez entendu : je le lui ai lancé une fois en pleine figure. Il est né bateleur, cabot ; il faut qu’il se place toujours sous le feu des projecteurs. Tout est calme ? Hé bien ! l’ami Challenger cherche l’occasion de faire parler de lui ! Vous n’imaginez pas qu’il croit sérieusement en son idiotie d’une modification de l’éther qui mettrait la race humaine en péril ? De sa part, c’est invention pure : je conviens que c’est l’invention la plus audacieuse et la plus forte qui ait jamais été produite sur cette terre, mais…

Il avait l’air d’un vieux corbeau blanchi qui croassait avec un rire sardonique qui lui secouait la carcasse.

En l’écoutant, j’ai senti la colère m’envahir. N’était-il pas inélégant de parler ainsi du chef qui était à l’origine de toute notre célébrité et qui nous avait fait vivre une expérience à nulle autre pareille ? J’ouvrais la bouche pour répliquer, mais lord John m’a devancé :

– Vous vous êtes déjà battu une fois avec le vieux Challenger, a-t-il dit froidement à Summerlee. Et vous avez été mis knock-out au premier round. Il me semble, professeur Summerlee, qu’il est d’une classe supérieure à la vôtre. Le mieux que vous ayez à faire est de cheminer derrière lui : laissez-le seul en tête !

J’ai aussitôt renchéri :

– Par ailleurs, il s’est toujours montré un bon ami avec chacun d’entre nous. Quels que soient ses défauts, il est droit

comme un fil, et je ne crois pas qu'il ait jamais dit du mal de ses camarades derrière leur dos.

– Bien parlé, bébé !...

Lord John Roxton m'a dédié un gentil sourire avant de taper amicalement sur l'épaule de Summerlee :

« Allons, *Herr Professor,* nous ne commencerons pas cette journée par une dispute, hein ? Nous en avons trop vu ensemble ! Mais prenez garde à ne pas piétiner les plates-bandes quand vous touchez à Challenger, car nous avons, le jeune bébé et moi-même, un faible pour ce cher vieux professeur.

L'humeur de Summerlee ne se prêtait malheureusement à aucun compromis. Il avait le visage fermé ; ses traits durcis dans une désapprobation totale ne laissaient prévoir que le refus d'abandonner une position ; de sa pipe s'échappaient les furieux anneaux d'une fumée épaisse. Sa voix grinçante s'est adressée à lord John :

– Votre opinion sur un sujet scientifique présente, à mes yeux, autant de valeur que pourrait en présenter aux vôtres mon avis sur un nouveau modèle de fusil. J'ai mon jugement propre, monsieur, et je m'en sers comme il me plaît. Parce qu'il m'a trompé une fois, est-ce une raison pour que j'accepte sans esprit critique n'importe quelle élucubration plus ou moins tirée par les cheveux ? Aurions-nous donc un pape de la science, dont les décrets infaillibles seraient énoncés *ex cathedra,* et devant lesquels le pauvre public devrait s'incliner sans murmurer ? J'ai l'honneur, monsieur, de vous informer que je possède aussi un cerveau et que je me prendrais pour un snob ou pour un serf si je ne le mettais pas à contribution. Peut-être vous plaît-il de croire vrais ces propos incohérents sur l'éther et sur les lignes spectrales de Frauenhofer ? Fort bien, ne vous gênez pas ! Mais ne demandez pas à un homme plus âgé que vous, plus cultivé

que vous, de partager votre stupidité. Voyons, monsieur, si l'éther était affecté au degré que prétend Challenger et s'il était devenu nocif pour la santé humaine, les résultats n'en apparaîtraient-ils pas sur nous-mêmes ?

Il s'est mis à rire, tellement cet argument lui semblait sans réplique.

– Oui, monsieur, nous devrions déjà être très différents de ce que nous sommes ! Au lieu d'être tranquillement assis en chemin de fer et de discuter de problèmes scientifiques, nous devrions montrer quelques symptômes du poison qui nous travaille. Où voyez-vous un signe de ce trouble cosmique ? Allons, monsieur, répondez à cela ! Répondez ! Allons, pas d'échappatoire ! Je vous somme de répondre !

La moutarde me montait au nez. Dans le comportement de Summerlee, il y avait quelque chose de très désagréable, d'agressif… Je n'ai pu me contenir plus longtemps.

– Je crois que si vous connaissiez les faits un peu mieux, vous seriez moins affirmatif !

Summerlee a retiré sa pipe de sa bouche et il m'a fixé avec un étonnement glacé.

– Auriez-vous l'obligeance de me dire, monsieur, ce que sous-entend cette remarque un tant soit peu impertinente ?

– Je veux simplement dire ceci : quand j'ai quitté le journal, nous venions de recevoir un télégramme annonçant une épidémie générale chez les indigènes de Sumatra ; la dépêche ajoutait en outre que les phares n'avaient pas été allumés dans les détroits de la Sonde.

Summerlee a explosé.

– Réellement, il devrait y avoir des limites à la folie et à la bêtise humaines ! Ne comprenez-vous pas que l'éther, si pour un instant nous adoptons l'hypothèse saugrenue de Challenger, est une substance universelle qui est la même ici qu'à l'autre bout du monde ? Supposez-vous par hasard qu'il y a un éther anglais et un éther particulier à Sumatra ? Peut-être vous imaginez-vous que l'éther du Kent est supérieur à l'éther du Surrey à travers lequel nous transporte actuellement notre train ?… Non, décidément, le profane moyen est indécrottable ! Est-il concevable que l'éther à Sumatra soit mortel au point de provoquer là-bas une insensibilité totale, alors qu'au même moment il n'a par ici aucun effet perceptible ? En vérité, je puis affirmer que personnellement je ne me suis jamais senti plus solide avec un cerveau mieux équilibré !

– C'est possible, ai-je répondu. Je ne m'arroge pas la qualité de savant. J'ai pourtant entendu dire et répéter que la science d'une génération était généralement considérée comme une somme d'erreurs par la génération suivante. Mais il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup de bon sens pour voir que, l'éther étant si peu connu des savants, il pourrait être affecté d'un trouble local, sur quelques points du globe où il manifesterait là-bas un effet capable de se développer ultérieurement vers nous.

– Avec des « pourrait » et tous les conditionnels du monde, s'est écrié Summerlee positivement furieux, on prouve n'importe quoi ! Des cochons pourraient voler. Oui, monsieur, les cochons pourraient voler, mais ils ne volent pas ! Il est d'ailleurs très inutile de discuter avec vous : Challenger a semé dans vos cervelles l'absurdité. Tous deux vous êtes incapables de raisonner : je ferais aussi bien d'argumenter avec les coussins du compartiment !

Lord John a pris un visage sévère :

– Je me vois obligé de vous dire, professeur Summerlee, que vos manières ne se sont guère améliorées depuis que j'ai eu le plaisir de vous rencontrer !

– Votre Seigneurie n'est pas habituée à entendre la vérité ? Cela vous fait quelque chose, n'est-ce pas, quand quelqu'un vous amène à réaliser que derrière votre titre se cache un pauvre ignorant.

– Sur ma parole, monsieur ! a durement répliqué lord John, si vous étiez plus jeune, vous n'auriez pas l'audace de me parler sur ce ton !

Summerlee a pointé son bouc en avant d'un mouvement sec du menton :

– Je vous aurais appris, monsieur, que je n'ai jamais eu peur, jeune ou vieux, de dire son fait à un petit maître ignorant… Oui, monsieur, à un petit maître ignorant !… Même si cet imbécile pouvait se parer de tous les titres que les esclaves ont inventés et dont seuls les sots s'enorgueillissent.

Pendant quelques instants, les yeux de lord John ont jeté des éclairs. Tout de même, au prix d'un effort colossal, il a dompté sa colère ; il s'est adossé contre son siège et il a croisé les bras ; mais quelle amertume dans le sourire qu'il arborait ! Moi, j'étais écœuré, atterré. Comme une vague, le souvenir de notre passé commun a déferlé : notre camaraderie, nos jours de joie, d'aventures, et aussi toutes nos souffrances, nos angoisses, notre travail… tout ce que nous avions gagné enfin ! Était-ce cela l'aboutissement ? Des insultes, des injures… Alors j'ai subitement éclaté en sanglots : des sanglots entrecoupés, bruyants, incontrôlables ; je ne pouvais pas m'arrêter ; mes compagnons me regardaient avec étonnement ; j'avais enfoui ma tête dans mes mains. Et puis j'ai dit :

– Ne vous inquiétez pas. Seulement... seulement c'est tellement dommage...

– Vous êtes malade, bébé ! a murmuré lord John. Voilà ce qui ne va pas. Depuis le début, je vous ai trouvé bizarre.

Summerlee est intervenu avec une grande sévérité :

– Durant ces trois années, vous n'avez pas, monsieur, corrigé vos habitudes ! Moi non plus, je n'avais pas manqué d'observer depuis notre rencontre que votre comportement était étrange. Ne gaspillez pas votre sympathie, lord John ! Ces larmes sont celles d'un alcoolique : Malone a bu, voilà tout ! D'autre part, lord John, je vous ai appelé tout à l'heure un petit maître : peut-être ai-je été quelque peu excessif. Mais le mot me rappelle quelque chose : vous me connaissez sous les apparences d'un savant austère, n'est-ce pas ? Or je possède un petit talent de société dans lequel je suis passé maître. Me croiriez-vous si je vous disais que dans quelques nurseries je me suis fait une réputation méritée – tout à fait méritée, lord John ! – d'imitateur ? Et d'imitateur de quoi ? je vous le donne en mille ! J'imite à la perfection les animaux de basse-cour. Au fait, ce serait une façon agréable de passer ici notre temps ! Désirez-vous que je vous offre le plaisir de m'entendre imiter le cocorico du coq ?

– Non, monsieur ! a répondu lord John, encore sous le coup de l'offense reçue. Cela ne me ferait aucun plaisir.

– Mon imitation de la poule qui vient de pondre un œuf est cotée par les connaisseurs d'une note nettement au-dessus de la moyenne. Voudriez-vous vous en rendre compte ?

– Non, monsieur, non ! Certainement pas !

Mais le professeur Summerlee était décidé à négliger l'avis qu'il sollicitait. Déjà il posait sa pipe… Jusqu'à la fin de notre voyage, il nous a distraits – du moins il a essayé de nous distraire – par une succession de cris d'oiseaux et d'animaux divers qui nous ont semblé si absurdes que mes larmes ont cessé de couler comme par enchantement. J'ai été pris au contraire d'un fou rire quasi hystérique quand j'ai vu, ou plutôt entendu, le grave professeur assis en face de moi imiter le glapissement du chien dont la queue se serait trouvée prise dans une porte. À un moment donné, lord John m'a passé son journal ; il avait écrit au crayon dans la marge : « Pauvre diable ! Il est fou à lier ! ». Évidemment, les manières du professeur étaient très excentriques ; néanmoins, son « petit talent » m'a semblé extraordinairement divertissant.

Puis lord John s'est penché vers moi et m'a raconté je ne sais quelle histoire interminable : il était question d'un buffle et d'un rajah des Indes ; j'ai eu l'impression qu'elle avait ni queue ni tête. Au moment où toutefois l'action se corsait, et où parallèlement le Pr Summerlee se lançait dans les roulades d'un canari, notre train s'est arrêté à Jarvis Brook, petite gare qui nous avait été indiquée comme la plus proche de Rotherfield.

Challenger était là pour nous accueillir. Il avait l'air radieux. Aucun paon sur la terre depuis la création n'aurait pu rivaliser avec lui en dignité lente et dédaigneuse ; il paradait sur le quai de la gare ; il considérait les gens avec un sourire empreint d'une condescendance bienveillante… S'il avait changé avec les années, ce n'avait été qu'en accentuant ses caractéristiques : la grosse tête et le front haut toujours barré d'une mèche de cheveux noirs cosmétiques semblaient avoir pris du volume ; sa barbe déversait une cascade de reflets bleus qui tombait encore plus bas qu'auparavant ; sous leurs paupières insolemment lourdes, ses yeux gris clair affirmaient davantage son extraordinaire volonté de domination.

Il m'a gratifié de la poignée de main amusée et du sourire encourageant que le maître d'école accorde aux plus jeunes de sa classe ; puis il s'est entretenu avec mes deux compagnons ; il nous a aidés à rassembler nos bouteilles d'oxygène et il nous a menés vers une grosse voiture ; le chauffeur était l'impassible Austin, l'homme peu loquace que j'avais vu officier en qualité de maître d'hôtel lors de ma première visite au professeur. Nous nous sommes engagés dans une côte qui gravissait une colline ; le paysage était magnifique. J'avais pris place à côté du chauffeur. Derrière, mes trois camarades me donnaient l'impression qu'ils parlaient tous à la fois. Lord John était reparti sur son histoire de buffle pendant que les sourds grognements de Challenger et la voix aiguë de Summerlee entamaient un duo qui annonçait un débat scientifique aussi élevé que farouche. Soudain, Austin a tourné vers moi sa figure basanée, mais ses yeux restaient fixés sur le volant.

– J'suis renvoyé !

– Mon Dieu !

Tout aujourd'hui était bizarre. Les gens ne disaient que des choses étranges, imprévues, comme dans un rêve.

– C'est la quarante-septième fois, a-t-il ajouté après réflexion.

– Quand partez-vous ?

– Partirai pas !

La conversation aurait pu s'arrêter là, mais Austin est bientôt revenu à la charge.

– Si j'partais, qui s'occuperait de lui ? a-t-il insisté en désignant son maître d'un geste de la tête. Qui est-ce qu'il dégotterait pour le servir ?

– Il trouverait quelqu'un d'autre, non ?

– Lui ? Personne ! Personne ne resterait plus d'une semaine. Si je partais, la maison fonctionnerait comme une montre sans ressort. J'vous dis ça parce que vous êtes son ami : vous devez savoir. Si j'le prenais au mot… Mais j'aurais pas le cœur ! Lui et la patronne, ils seraient comme deux bébés abandonnés. Je fais tout. Et pourtant, v'là qu'il arrive et qui m'flanque à la porte !

– Pourquoi personne ne resterait ? ai-je demandé.

– Parce que personne ne le supporterait. Il est très intelligent, le patron ! Si intelligent que quelquefois il est complètement cinglé. Je vous l'jure : je l'ai vu cinglé ! Tenez, savez-vous ce qu'il a fait ce matin ?

– Qu'est-ce qu'il a fait ce matin ?

Austin s'est penché vers mon oreille :

– A mordu la femme de ménage.

– Mordu ?

– Oui, monsieur ! Mordu à la jambe. De mes propres yeux je l'ai vue qui démarrait pour un marathon à la porte du vestibule.

– Seigneur, quel homme !

– Vous aussi, vous le traiteriez de cinglé si vous pouviez le voir comme je le vois ! Il s'fait pas d'amis avec les voisins. Y'en a qui pensent que quand il était avec les monstres dont vous avez parlé, c'était pour lui le *home, sweet home,* la société qui lui convenait, quoi ! Ça, c'est ce qu'on dit. Mais moi je suis à son service depuis dix ans, et il m'plaît. C'est un grand bonhomme en fin de compte, et il y a de l'honneur à le servir, monsieur ! Seulement, il lui arrive d'être méchant. Maintenant, regardez ça, monsieur. On ne peut pas dire que ça ressemble à l'hospitalité classique, hé ? Lisez vous-même !

Très au ralenti, la voiture escaladait les derniers mètres d'une côte tout en virages en épingle à cheveux. Dans un angle, un écriteau se détachait au-dessus d'une haie bien taillée. Austin avait raison : il valait la peine d'être lu :

AVIS

Les visiteurs, les journalistes et les mendiants sont indésirables.

G. E. Challenger.

« Non, a souligné Austin, ça n'est pas ce qu'on appelle chaleureux !

Il a secoué la tête en passant devant cet écriteau déplorable et il a ajouté :

« Ça ne ferait pas bien sur une carte de Noël… Je vous demande pardon, monsieur ; en de nombreuses années, je n'ai pas parlé autant qu'aujourd'hui. Mais aujourd'hui… ben ! ce n'est pas un jour comme les autres ! Il peut me donner mon congé, il peut me flanquer à la porte encore cinquante fois, mais moi je ne m'en irai pas. C'est mon homme à moi, c'est mon patron, et il le sera, je l'espère bien, jusqu'à la fin de mes jours.

Nous avions franchi les poteaux blancs d'une porte et nous nous étions engagés dans une allée bordée de rhododendrons. Au bout apparaissait une maison en brique, basse, avec une charpente blanche, très attrayante et confortable. Mme Challenger, petite, mignonne, souriante, se tenait sur le seuil pour nous accueillir.

– Eh bien ! ma chère, a lancé Challenger en s'extrayant de la voiture, voici nos visiteurs ! C'est une chose extraordinaire pour nous que d'avoir des hôtes, n'est-ce pas ? Avec nos voisins, nous vivons plutôt à couteaux tirés. S'ils pouvaient mettre de la mort-aux-rats dans le pain que nous apporte le boulanger, je crois qu'ils n'y manqueraient pas !

– C'est terrible ! Terrible ! s'est exclamée la dame entre le rire et les larmes. George se dispute toujours avec tout le monde. Dans le pays, nous ne comptons pas un ami.

– Ce qui me permet de concentrer mon attention sur mon incomparable épouse, a assuré Challenger en passant un bras autour de sa taille.

Imaginez un gorille et une gazelle : vous aurez une reproduction à peu près exacte du couple.

– Allons, allons ! ces gentlemen sont fatigués de leur voyage, et le déjeuner devrait être prêt. Est-ce que Sarah est revenue ?

Mme Challenger a répondu par un signe de tête négatif ; le professeur a éclaté de rire, et il s'est frappé la barbe avec un évident contentement de soi.

– Austin ! a-t-il crié. Quand vous aurez garé la voiture, vous voudrez bien aider votre maîtresse à préparer la table. Mainte-

nant, messieurs, auriez-vous l’obligeance de m’accompagner à mon bureau ? J’ai en effet une ou deux choses extrêmement urgentes à vous communiquer.

CHAPITRE II

La marée de la mort

Pendant que nous traversions le vestibule, le téléphone a sonné : nous avons donc été les auditeurs involontaires du Pr Challenger répondant à un inconnu. Je dis « nous », mais en vérité, à cent mètres de là, n'importe qui aurait pu entendre le tonnerre de la voix monstrueuse qui faisait trembler la maison entière. Ses réponses se sont gravées dans ma mémoire.

– Oui, oui, bien sûr, c'est moi… Oui, certainement, le professeur Challenger, le célèbre professeur en personne… Bien sûr ! Chaque mot. Sinon je n'aurais pas écrit… Cela ne m'étonnerait pas… Tout semble l'indiquer… D'ici un jour ou deux au plus… Hé bien ! je ne puis rien empêcher ; comment le pourrais-je ?… Très désagréable, sans aucun doute, mais je pense que cela affectera des gens plus intéressants que vous. Ce n'est pas la peine d'en gémir… Non, cela m'est impossible : à vous de saisir votre chance… Assez, monsieur ! J'ai mieux à faire qu'écouter votre radotage !

Il a raccroché avec fracas et nous a conduits au premier étage, dans une grande pièce bien aérée qui lui servait de bureau. Sept ou huit télégrammes non ouverts s'éparpillaient sur sa table en acajou.

« Je commence à croire, nous a-t-il dit en les désignant, que j'épargnerais de l'argent à mes correspondants si j'adoptais une adresse télégraphique. Qu'est-ce que vous diriez de « Noé, Rotherfield » ?

Tout en se livrant à cette plaisanterie incompréhensible, il se gonflait d'un rire énorme : appuyé sur son bureau, il était tellement secoué par son hilarité que ses mains ont eu du mal à saisir les dépêches. Il hoquetait :

« Noé ! Noé !

Il était aussi rouge qu'une betterave. Lord John et moi, nous partagions sa gaieté avec sympathie. Tel un bouc dyspeptique, Summerlee branlait le chef pour marquer un désaccord fondamental. Quand Challenger s'est enfin calmé, il a commencé d'ouvrir ses télégrammes pendant que nous trois admirions par une fenêtre en saillie le panorama magnifique qui s'étalait sous nos yeux.

Car il méritait d'être admiré ! À force de virages plus ou moins doux, la route nous avait menés jusqu'à une hauteur importante, quelque deux cent cinquante mètres comme nous devions l'apprendre par la suite. La maison de Challenger était située juste sur la crête de la colline ; sur sa face sud, c'est-à-dire sur celle où s'ouvrait la fenêtre du bureau, la vue s'étendait jusqu'aux hautes plaines crayeuses et accidentées qui formaient l'horizon. Entre ces lointaines ondulations, un brouillard de fumée révélait la ville de Lewes. Immédiatement à nos pieds, les bruyères commençaient ; plus loin, des taches vertes brillantes signalaient le golf de Crowborough, littéralement moucheté de joueurs. Davantage vers le sud, la route de Londres à Brighton surgissait d'entre les bois. Attenante à la maison, une petite cour bien clôturée abritait la voiture qui nous avait transportés.

Une exclamation de Challenger nous a fait nous retourner. Notre hôte avait lu ses dépêches et il les avait empilées avec méthode sur son bureau. Son visage large, aux traits irréguliers, ou du moins ce qu'il était permis d'en voir au-dessus du tapis de

barbe, était encore tout rouge ; on le devinait sous le coup d'une forte émotion.

« Eh bien ! messieurs, s'est-il écrié avec une voix qui aurait convenu à une réunion publique et contradictoire, je suis heureux que nous soyons tous les quatre rassemblés ! Je le suis d'autant plus que notre rencontre se produit dans des circonstances extraordinaires… je devrais dire : sans précédent. Puis-je vous demander si vous n'avez rien remarqué d'anormal au cours de votre voyage de Londres ?

– La seule chose que j'ai remarquée, a déclaré Summerlee avec un sourire aigre, c'est que notre jeune ami ne s'est pas amélioré depuis trois ans. Je suis au regret de préciser que j'ai eu à me plaindre de sa conduite dans le train, et je mentirais par omission si je n'ajoutais pas que cette conduite m'a fâcheusement impressionné.

Lord John est intervenu :

– Allons, allons ! Il nous arrive à tous d'être parfois verbeux. Ce bébé n'a rien fait de mal. Après tout, c'est un international de rugby ; et s'il a besoin d'une demi-heure pour raconter un match, il en a le droit plus que quiconque !

– Une demi-heure pour raconter une partie de rugby ! me suis-je exclamé avec indignation. Comment ! C'est vous qui pendant tout ce temps-là nous avez raconté je ne sais quelle histoire de buffle… Le Pr Summerlee peut témoigner que…

– Je puis difficilement juger lequel d'entre vous a été le plus assommant ! a dit Summerlee. Je vous assure, Challenger, que je suis dégoûté jusqu'à la fin de mes jours des histoires de rugby ou de buffles.

– Je n'ai jamais parlé de rugby !

Lord John a émis un sifflement aigu, et Summerlee a hoché la tête avec une compassion désobligeante :

– Si, tôt dans la journée ! a-t-il soupiré. C'est tout à fait lamentable. Pendant que j'étais assis dans un silence morne mais plein de pensées…

– En silence ! a protesté lord John. Comment ! Vous nous avez présenté tout un numéro de music-hall : des imitations pendant le trajet entier… Vous ressembliez davantage à un gramophone qu'à un savant !

Summerlee s'est levé :

– S'il vous plaît d'être facétieux, lord John…

– Enfin quoi, sommes-nous tous fous ? s'est écrié lord John. Chacun de nous semble se rappeler ce que les deux autres ont fait ; mais ni vous, ni lui, ni moi ne nous rappelons ce que nous avons fait personnellement. Reprenons les choses depuis le début. Nous sommes montés dans un compartiment de première classe pour fumeurs ; est-ce vrai, oui ou non ? Puis nous nous sommes disputés à propos de la lettre de notre ami Challenger au *Times*…

– Tiens, tiens ! Vraiment ? grogna notre hôte en laissant retomber ses paupières.

– Vous avez dit, Summerlee, que les assertions de Challenger ne contenaient pas un atome de vérité.

– Sapristi ! a ironisé Challenger en bombant le torse et en se frappant la barbe. Pas un atome de vérité ? Il me semble avoir déjà entendu ces mots-là quelque part. Puis-je donc demander au grand et célèbre Pr Summerlee avec quels arguments

il a démoli l'opinion de l'humble individu qui s'était permis d'exprimer une possibilité scientifique ? Peut-être consentira-t-il, avant d'exterminer cette malheureuse nullité, à lui dire sur quelle base il s'est appuyé pour édifier une théorie contraire ?

Il s'est incliné, il a haussé les épaules, puis il a joint les mains dans un geste de supplication éléphantesque.

– Une base assez solide, a répliqué l'obstiné Summerlee. J'ai, en effet, prétendu que si l'éther qui ceinturait la terre était assez toxique pour provoquer quelque part des symptômes alarmants, il était assez peu vraisemblable que dans notre compartiment nous trois n'en eussions été aucunement affectés.

L'explication de Summerlee n'a eu qu'une conséquence : une explosion tonitruante. Challenger est parti d'un éclat de rire qui n'a cessé que lorsque tout dans la pièce s'est mis à trembler.

– Notre valeureux Summerlee se trouve, et ce n'est pas la première fois, un tant soit peu à côté des faits réels, a-t-il déclaré en épongeant son front moite de sueur. Maintenant, messieurs, je ne saurais mieux vous expliquer mon point de vue qu'en vous détaillant l'emploi de mon temps ce matin. Vous vous pardonnerez plus facilement vos propres aberrations mentales quand vous apprendrez que moi… même moi ! j'ai eu des instants où j'ai perdu mon équilibre. Depuis quelques années, nous employons ici une femme de ménage, Sarah… je ne me suis jamais encombré la mémoire de son deuxième nom. C'est une femme au visage sévère, rébarbatif ; elle a toujours un air pincé ; elle se tient bien ; elle a une nature vouée par essence à l'impassibilité, jamais je ne l'ai vue en proie à la moindre émotion. J'étais seul en train de prendre mon petit déjeuner – Mme Challenger reste habituellement le matin dans sa chambre – et une idée m'est entrée en tête : j'ai pensé qu'il serait amusant et instructif de voir jusqu'où cette femme pouvait demeurer imperturbable. Alors j'ai projeté une expérience aussi simple

qu'efficace. J'ai renversé le petit vase de fleurs qui était sur la nappe, j'ai sonné, et je me suis glissé sous la table. Elle est entrée ; elle a cru que la pièce était vide ; elle s'est imaginée que j'avais regagné mon bureau. Comme je m'y attendais, elle s'est approchée de la table et s'est penchée pour relever le vase. J'ai eu la vision d'un bas en coton et d'une bottine à tige élastique. Qu'ai-je fait ? J'ai avancé ma tête, et j'ai enfoncé mes dents dans son mollet. L'expérience a réussi au-delà de toute espérance. Pendant quelques secondes, elle est restée pétrifiée, regardant fixement ma tête qui dépassait sous la nappe. Puis elle a poussé un grand cri, elle s'est libérée et elle s'est échappée de la pièce. Je l'ai poursuivie pour lui donner un semblant d'explication : il me semblait qu'elle y avait droit. Mais elle filait comme le vent. Peu après, je l'ai repérée sur la route, avec mes jumelles : elle courait toujours ; elle a pris la direction du sud-ouest, et je ne l'ai plus revue. Je vous conte cette anecdote pour ce qu'elle vaut : la voilà semée dans vos cervelles ; j'attends qu'elle germe. Vous apporte-t-elle un peu de lumière ? La trouvez-vous en rapport avec quoi que ce soit dans vos esprits ? Lord John, qu'est-ce que vous en pensez, vous ?

Lord John a secoué la tête avec gravité.

– Il vous arrivera un jour de sérieux ennuis, si vous ne vous freinez pas !

– Peut-être avez-vous une remarque à présenter, Summerlee ?

– Vous devriez abandonner tout travail immédiatement, Challenger ! Et passer trois mois dans une ville d'eaux allemande.

– Voilà qui est profond, profond !... À vous, mon jeune ami ! Il est possible que la sagesse parle par votre bouche, puisqu'elle a dédaigné de s'exprimer par celle de vos aînés.

Effectivement, la sagesse a parlé par ma bouche. Je le dis en toute modestie, mais enfin je le dis. Bien sûr, vous qui savez ce qui est arrivé, vous trouverez que ma réponse allait de soi ! Mais réfléchissez qu'à ce moment tout était neuf et que l'explication sollicitée n'était pas si simple à trouver. Avec toute la force d'une conviction absolue, j'ai prononcé la phrase qu'il fallait :

– Vous étiez empoisonné ! *Empoisonné !*

En la prononçant, je me rappelais d'ailleurs les divers épisodes de la matinée : lord John avec son buffle, Summerlee et ses manières insultantes, mes larmes hystériques ; et puis ces incidents bizarres à Londres : la rixe dans le parc, la façon de conduire du chauffeur, la dispute à l'entrepôt d'oxygène… Tout s'expliquait admirablement par un mot :

– Empoisonné ! Il y a du poison dans l'air. Nous sommes tous empoisonnés !

– Voilà la vérité ! a dit Challenger en se frottant les mains. Nous sommes tous empoisonnés. Notre planète est prise dans une ceinture d'éther empoisonnée ; elle s'y enfonce actuellement à la vitesse de plusieurs millions de kilomètres par minute. Notre jeune ami a défini d'un seul mot la cause de tous nos troubles : du poison.

Nous nous sommes regardés les uns les autres dans un silence ahuri. Quel commentaire pouvait affronter la situation ?

« Une certaine défense de l'esprit permet de vérifier et de contrôler de tels symptômes, a repris Challenger. Je ne peux évidemment pas m'attendre à la trouver parvenue chez vous au degré de maturité qu'elle a atteint chez moi, car il est normal de supposer que la force de nos respectives facultés mentales pro-

duit des effets différents chez l'un ou chez l'autre. Mais sans aucun doute elle existe : elle existe même chez notre jeune ami. Après la petite explosion de verve qui a si fort affolé ma servante, je me suis assis et j'ai raisonné. J'ai convenu avec moi-même que jamais jusqu'ici je n'avais eu envie de mordre qui que ce fût dans ma maison. L'impulsion qui m'avait possédé était donc anormale. En un instant, j'ai saisi la vérité. Je me suis tâté le pouls : j'ai compté dix pulsations de plus que d'habitude, et mes réflexes étaient plus vifs, plus nombreux. J'ai fait appel à mon moi le plus sain et le plus supérieur, le véritable G. E. C., qui se tenait serein et invincible derrière tout ce simple désordre moléculaire. Je l'ai sommé, dirai-je, de surveiller les tours stupides que le poison pourrait me jouer. J'ai constaté alors que j'étais réellement le maître. Je savais reconnaître un désordre de l'esprit et le contrôler. N'était-ce pas là un remarquable exemple de la victoire de l'esprit sur la matière ? Car il s'agissait bel et bien d'une victoire remportée sur cette forme particulière de matière qui est liée si intimement à l'esprit. Je pourrais presque dire : « L'esprit était coupable, mais la personnalité l'a redressé. » Ainsi, quand ma femme est descendue, j'ai eu envie de me cacher derrière la porte et de l'épouvanter par un hurlement sauvage ; mais j'ai pu maîtriser cette envie, et j'ai accueilli Mme Challenger avec dignité et respect. De la même façon j'ai été un peu plus tard obsédé par un furieux désir de couiner comme un jeune canard ; de la même façon je me suis dominé… Quand je suis allé commander la voiture, j'ai découvert Austin plié en deux au-dessus du moteur et absorbé dans diverses réparations. Hé bien ! j'ai retenu la main ouverte que j'avais déjà levée, et je me suis interdit de me livrer avec lui à une expérience qui l'aurait sans doute incité à marcher sur les traces de la femme de charge ; simplement je lui ai touché l'épaule et je lui ai ordonné de sortir la voiture pour que je puisse aller vous chercher au train… Mais tenez, en ce moment précis, je suis tenté, terriblement tenté d'empoigner le Pr Summerlee par cette espèce de bouc idiot qui lui tient lieu de barbe et de lui secouer la tête, à la déraciner, d'avant en arrière, d'arrière en avant… Et

pourtant, comme vous pouvez le voir, je suis parfaitement maître de moi. Permettez-moi de vous recommander de prendre modèle sur l'exemple que je vous donne.

– Je surveillerai ce buffle ! a affirmé lord John.

– Et moi ce match de rugby !

– Il n'est pas impossible que vous ayez raison, Challenger ! a murmuré le Pr Summerlee, très radouci. Je consens à admettre que ma tournure d'esprit me porte davantage à critiquer qu'à construire, et que je n'ai rien d'un badaud disposé à bayer devant toute théorie nouvelle. Mais reconnaissons que celle-ci est particulièrement fantastique ! Toutefois, si je me reporte aux divers incidents de la matinée, et si je reconsidère le comportement imbécile de mes deux compagnons, j'ai tendance à croire qu'un poison d'une nature excitante a pu être la cause des symptômes qu'ils m'ont surabondamment montrés.

Avec bonne humeur, Challenger a donné de petites tapes sur l'épaule de son collègue.

– Nous progressons, a-t-il dit. Décidément, nous progressons !

– Et… s'il vous plaît, monsieur, a interrogé humblement Summerlee, quelle est votre opinion sur la conjoncture ?

– Avec votre permission, je voudrais dire quelques mots touchant au sujet lui-même…

Il s'est assis sur son bureau ; ses jambes courtes, arquées, se balançaient sous lui. Et il a prononcé paisiblement ces paroles terribles :

« Nous sommes en train d'assister à un événement épouvantable et formidable à la fois. Selon moi, c'est la fin du monde.

La fin du monde ! Nos yeux se sont tournés vers la grande fenêtre… Cette beauté estivale de la campagne ! ces longues pentes jonchées de bruyères ! Ces fermes si riches, ces maisons si cossues ! Et ces sportifs éparpillés sur le golf ! La fin du monde ?… Bien sûr, nous avions tous déjà entendu ces mots-là. Mais l'idée qu'ils pourraient avoir une signification pratique immédiate, qu'ils ne se rapportaient plus à une date indéterminée, nous ouvrait des perspectives terrifiantes, bouleversantes… Nous étions pétrifiés dans une solennité muette, nous attendions que Challenger poursuivît. Sa présence imposante, son aspect massif lui conféraient une puissance quasi surnaturelle : pendant un moment, toutes les absurdités de l'homme se sont évanouies, et nous n'avons plus vu en lui qu'un maître très audelà de l'humanité ordinaire. Puis, tout de même, j'ai réfléchi : je me suis souvenu des deux gigantesques éclats de rire où il s'était épanoui ; et j'ai pensé que le détachement de l'esprit avait des limites, que la crise ne devait pas être si grave, ni si urgente.

« Imaginez une grappe de raisin, a repris Challenger. Cette grappe est recouverte de bacilles aussi minuscules que malfaisants. Le jardinier la fait passer dans un milieu désinfectant. Peut-être parce qu'il désire que son raisin soit plus propre, peut-être parce qu'il voudrait y mettre d'autres bacilles moins malfaisants, il le plonge dans du poison : plus de bacilles ! Notre Grand Jardinier est, actuellement, en train de plonger le système solaire dans un bain désinfectant ; et le bacille humain, ce petit vibrion mortel qui se tortille sur la croûte supérieure de la terre, sera bientôt stérilisé dans l'anéantissement.

Le silence est retombé sur nous. La sonnerie du téléphone l'a interrompu.

« Voici sans doute l'un de nos bacilles qui appelle au secours, a souri sinistrement Challenger. Les hommes commencent à réaliser que le cours de leur existence n'est pas la fin nécessaire de l'univers.

Il est sorti de la pièce ; pendant son absence, qui a duré une ou deux minutes, nous n'avons pas échangé une phrase. La situation nous paraissait au-delà des mots ou des commentaires.

« C'était le service de santé de Brighton, nous a-t-il expliqué à son retour. Les symptômes, pour une raison ou une autre, se développent plus rapidement au niveau de la mer. Notre altitude de deux cent cinquante mètres, ici, nous avantage. Les gens semblent avoir appris que je fais autorité sur le problème : une conséquence de ma lettre au *Times !* Tout à l'heure, quand nous sommes arrivés, c'était le maire d'une ville de province qui m'appelait ; vous m'avez entendu lui répondre : il me donnait l'impression de surestimer le prix de sa chère existence ; je l'ai aidé à réviser ses idées.

Summerlee s'était levé, et il regardait par la fenêtre. Il s'est retourné vers Challenger : ses fines mains osseuses tremblaient d'émotion.

– Challenger, cette chose est trop sérieuse pour en discuter futilement. Ne supposez pas que je cherche à vous irriter par les questions que je pourrais vous poser. Je vous demande s'il ne peut pas y avoir une erreur dans vos informations ou dans votre raisonnement. Voilà le soleil qui brille aussi clair que jamais dans un ciel bleu. Voilà les bruyères, les fleurs, les oiseaux. Voilà des gens qui s'amusent sur le terrain de golf. Voilà des cultivateurs qui font la moisson. Vous nous dites qu'eux et nous pouvons être à l'extrême bord de la destruction… que cette journée de soleil peut se muer en la nuit de ténèbres que l'humanité redoute depuis si longtemps. Mais sur quoi basez-vous votre jugement ? Sur des bandes anormales dans un spectre… sur des

bruits qui nous viennent de Sumatra… sur de curieuses excitations personnelles que nous avons notées les uns sur les autres. Or, ce dernier symptôme n'est pas si violent que vous et nous ne soyons incapables de le contrôler au prix d'un effort délibéré. Vous n'avez pas à faire de cérémonies avec nous, Challenger. Tous nous avons affronté ensemble la mort. Parlez ! Faites-nous savoir exactement où nous en sommes et quelles sont selon vous, nos perspectives d'avenir.

C'était un bon et brave discours : le discours auquel il fallait s'attendre de la part d'un homme dont le cœur solide n'avait pas été entamé par les acidités et les bizarreries du vieux zoologiste. Lord John s'est levé et lui a serré la main.

– Tel est mon avis, à n'en pas changer un iota ! a-t-il déclaré. Allons, Challenger, c'est à vous de dresser le bilan ! Nous ne sommes pas des gens nerveux, vous vous en êtes aperçu. Mais quand, en fait de visite de week-end, il se trouve que nous tombons pile sur le jour du Jugement, nous avons bien droit à une miette d'explication. À quel danger avons-nous affaire ? Quelle est sa taille ? Et comment allons-nous l'affronter ?

Il se tenait bien droit dans la lumière de la fenêtre, et il avait posé ses deux mains sur les épaules de Summerlee. Moi, j'étais anéanti au fond d'un fauteuil ; une cigarette éteinte pendait de mes lèvres ; je me sentais dans cet état de demi-hébétude où les impressions se détachent bien. Peut-être s'agissait-il d'une phase nouvelle de l'empoisonnement : en tout cas mon excitation délirante était tombée pour faire place à un état d'esprit de langueur attentive. J'étais un spectateur. Rien de tout ceci ne semblait me concerner personnellement. Mais j'avais en face de moi trois hommes forts, et leur spectacle me fascinait. Challenger baissait les paupières, frappait sa barbe ; il allait parler. Je devinais qu'il pèserait soigneusement ses mots.

Il a commencé par demander :

– Quelles étaient les dernières nouvelles quand vous avez quitté Londres ?

J'ai pris la parole :

– Vers dix heures, j'étais à la *Gazette*. Un câble de Reuter venait d'arriver de Singapour ; il annonçait que l'épidémie était générale dans Sumatra, et que les phares n'avaient pas été allumés.

– Les événements depuis lors ont évolué assez rapidement, a-t-il déclaré en prenant sa pile de télégrammes. Je suis en contact serré avec les autorités et avec la presse ; aussi les nouvelles me parviennent-elles de divers côtés. En fait, tout le monde insiste beaucoup pour que je me rende à Londres ; mais je ne vois pas en quoi j'y serais utile. D'après les rapports, l'effet du poison débute par une excitation mentale ; il y a eu une émeute ce matin à Paris ; on dit qu'elle a été très violente. Les mineurs gallois sont sur le point de déclencher une grève. Pour autant que nous puissions nous fier aux symptômes déclarés, cette phase d'excitation, qui varie grandement suivant les races et les individus, est suivie d'une certaine exaltation créant une lucidité mentale… dont je crois avoir discerné quelques signes sur notre jeune ami ; mais après une période indéterminée, le poison provoque le coma et enfonce sa victime dans la mort. Ma toxicologie m'enseigne qu'il doit s'agir de quelque poison nerveux végétal…

– Des daturas, a suggéré Summerlee.

– Si vous voulez ! s'est écrié Challenger. Donner un nom à cet agent toxique, c'est faire preuve de précision scientifique. À vous, mon cher Summerlee, revient l'honneur… posthume, hélas ! mais tout de même unique, d'avoir baptisé le destructeur universel, le désinfectant du Grand Jardinier. Les symptômes

du daturon, donc, peuvent être valablement considérés comme ceux que je viens de dépeindre. Il me paraît certain que cette plaie se répandra sur le monde entier, et que toute vie cessera après son passage, puisque l'éther est un milieu universel. Jusqu'ici, il a été capricieux dans les endroits qu'il a attaqués, mais la différence n'est qu'une affaire de quelques heures. Le daturon ressemble à une marée montante qui recouvre un banc de sable, puis un autre, qui s'infiltre ici et là sous forme de courants irréguliers jusqu'à ce qu'enfin il submerge tout. Il y a des lois qui jouent selon l'action et la répartition du daturon : elles seraient bien intéressantes à étudier si nous en avions le temps ! D'après les premiers renseignements (il a jeté un coup d'œil sur ses télégrammes), les races les moins évoluées ont été les premières à se soumettre à son influence. Il se passe des choses lamentables en Afrique et les aborigènes d'Australie semblent avoir été déjà exterminés. Les races du Nord m'ont l'air d'avoir mieux résisté que celles du Sud. Voyez ! Ceci est daté de Marseille, ce matin à neuf heures quarante-cinq : « Agitation délirante toute la nuit en Provence. Les viticulteurs s'insurgent à Nîmes. Soulèvement socialiste à Toulon. Une épidémie subite, accompagnée de coma, a attaqué ce matin la population. Peste foudroyante. Un grand nombre de morts dans les rues. Les affaires sont paralysées. Le chaos est général ». Et une heure plus tard, de la même source : « Sommes menacés d'une extermination complète. Cathédrales et églises pleines à craquer. Le nombre des morts dépasse celui des vivants. C'est inconcevable et horrible. La mort frappe sans douleur, mais elle frappe vite et inexorablement ». J'ai reçu un télégramme analogue de Paris, mais le développement n'est pas aussi fantastique. Les Indes et la Perse semblent avoir été supprimées de la carte. La population slavonne de l'Autriche est knock-out, mais les éléments germaniques ne sont qu'à peine affectés. D'une manière générale, les habitants des plaines et des rivages semblent, du moins selon les maigres informations dont je dispose, avoir subi les effets du poison plus tôt que les habitants des montagnes ou de l'intérieur des terres. Une simple petite élévation de terrain provoque des différences

considérables ; s'il subsiste un survivant de la race humaine, on le trouvera sans doute, encore une fois, sur le sommet de quelque Ararat ! Notre petite colline se révélera peut-être comme un îlot provisoire au milieu d'un océan de désastres. Mais étant donné l'allure moyenne de la progression, quelques heures suffiront à tout submerger.

Lord John Roxton s'est essuyé le front.

– Ce qui me sidère, a-t-il dit d'une voix sourde, c'est que vous puissiez demeurer assis et souriant avec ce tas de télégrammes sous votre main. J'ai vu la mort de près comme tout le monde ; mais la mort universelle… c'est affreux !

– Pour ce qui est de sourire, a répondu Challenger, n'oubliez pas que, tout comme vous, j'ai bénéficié des effets stimulants du poison de l'éther. Mais quant à l'horreur que vous inspire une mort universelle, permettez-moi de vous dire qu'elle est excessive. Si vous preniez la mer tout seul à bord d'une barque pour une destination inconnue, votre cœur pourrait à bon droit avoir une défaillance : la solitude, l'incertitude vous oppresseraient. Mais si votre voyage avait lieu sur un bon bateau, qui emmènerait avec vous vos parents et vos amis, vous auriez le sentiment, malgré votre destination incertaine, de vivre tous ensemble une expérience qui vous maintiendrait jusqu'au bout dans une même communion. Une mort isolée peut être terrible, mais une mort universelle, exempte de souffrances comme celle qui approche, n'est pas à mon avis un sujet d'effroi. En vérité, je comprendrais davantage une personne horrifiée à l'idée de survivre à tous les savants, hommes célèbres ou gloires du monde qui auraient été détruits !

Exceptionnellement, Summerlee avait fait plusieurs signes d'assentiment.

– Que nous proposez-vous donc ? a-t-il demandé à son frère dans la science.

– De déjeuner ! a répondu Challenger.

Un gong en effet répercutait ses échos dans toute la maison.

« Nous avons une cuisinière dont les omelettes ne sont surpassées que par ses côtelettes. Espérons qu'aucun trouble cosmique n'est venu amoindrir ses excellentes capacités. De même j'ai un Scharzberger de 96 à qui doit être épargné, dans la mesure où nous réunirons nos efforts, l'affront d'une déplorable perdition.

Il s'est levé du bureau sur lequel il venait de nous annoncer la fin de la planète.

« Allons ! nous a-t-il dit. S'il nous reste encore un peu de temps, passons-le au moins dans une gaieté raisonnable et de bon aloi.

Et de fait, notre repas a été joyeux. Certes, nous ne pouvions oublier tout à fait notre situation atroce. La proximité de la fin du monde continuait à ombrer l'arrière-plan de nos pensées. Mais pour avoir peur de la mort quand elle se présente il faut vraiment n'avoir jamais eu auparavant l'occasion de la regarder en face ! Or elle nous avait été familière, à chacun d'entre nous. Quant à la maîtresse de maison, elle s'appuyait avec confiance sur son mari, trop heureuse de mettre son pas dans le sien pour se soucier de la direction qu'il prenait. L'avenir appartenait au destin. Mais le présent était à nous, nous l'avons vécu en parfaits camarades, avec enjouement. Comme je l'ai indiqué, nous avions tous l'esprit extraordinairement lucide : il m'arrivait même de jeter des étincelles. Challenger était, lui, merveilleux ! Jamais je n'avais mieux réalisé à quel point un

homme pouvait être grand, hardi et puissant par le raisonnement. Summerlee lui donnait la réplique de son esprit critique acidulé ; lord John et moi, nous assistions en riant à leur joute. Mme Challenger avait posé une main sur le bras de son mari pour modérer les vociférations du philosophe. La vie, la mort, le destin, la destinée humaine, tels ont été les sujets discutés au cours de cette heure mémorable et d'autant plus vitale qu'au fur et à mesure que progressait le déjeuner, je ressentais dans ma tête de subites exaltations et des picotements dans mes membres : l'invisible marée de la mort montait doucement, lentement autour de nous. J'ai remarqué qu'une fois lord John a brusquement porté la main à ses yeux, et qu'en une autre occasion Summerlee s'est légèrement affaissé sur sa chaise. Chaque souffle que nous respirions était chargé de forces mystérieuses. Et pourtant nous avions l'esprit joyeux et alerte. Bientôt Austin a apporté des cigares et des cigarettes ; au moment où il allait se retirer, son maître l'a rappelé : « Austin !

– Oui, monsieur ?

– Je vous remercie pour vos bons et loyaux services.

Un sourire a passé sur le visage rugueux du domestique.

– Je n'ai fait que mon devoir, monsieur.

– J'attends pour aujourd'hui la fin du monde, Austin.

– Bien, monsieur. À quelle heure, monsieur ?

– Je ne sais pas, Austin. Avant ce soir.

– Très bien, monsieur.

Le taciturne Austin a salué et s'est retiré. Challenger a allumé une cigarette et, approchant sa chaise de celle de sa femme, lui a pris gentiment les mains.

– Tu sais comment les choses se présentent, ma chérie. Je les ai expliquées aussi à nos amis. Tu n'as pas peur, n'est-ce pas ?

– Ce ne sera pas douloureux, George ?

– Pas davantage qu'un gaz hilarant chez le dentiste. Chaque fois que tu en as absorbé, tu as été pratiquement morte.

– Mais c'est une sensation agréable !

– La mort également peut être agréable ! La machine du corps, usée jusqu'à la corde, ne peut pas enregistrer cette impression, mais nous connaissons par contre le plaisir mental qui entre dans un rêve ou une extase. La nature a peut-être aménagé une porte splendide, cachée derrière un rideau léger et frissonnant, pour nous permettre d'entrer dans la nouvelle vie avec des âmes émerveillées. Au fin fond de toutes mes expériences, j'ai constamment trouvé de la sagesse et de la douceur. Si le mortel effrayé a besoin de tendresse, c'est sûrement qu'il s'imagine que le passage d'une vie à l'autre est dangereux… Non, Summerlee, votre matérialisme n'est pas pour moi : moi, au moins, je suis quelque chose de trop supérieur pour finir ma vie sous la forme de simples constituants physiques : un paquet de sels et trois seaux d'eaux. Ici, ici…

Il s'est frappé sa grosse tête avec son poing énorme et velu.

« … ici, il y a quelque chose qui se sert de la matière, mais qui n'en est pas. Quelque chose qui pourrait détruire la mort, mais que la mort ne peut pas détruire.

– Puisque nous parlons de la mort, a interrompu lord John, moi je suis chrétien jusqu'à un certain point. Mais il me semble qu'une coutume de nos ancêtres était puissamment naturelle : ils se faisaient enterrer avec leurs haches, leurs arcs, leurs flèches, etc., comme s'ils allaient vivre une nouvelle vie identique à celle qu'ils avaient vécue…

Il a regardé autour de lui avec une certaine honte avant d'ajouter :

« Je me demande si je ne me sentirais pas plus à mon aise avec la certitude d'être accompagné au tombeau par mon vieux 450 Express et tout ce qui s'ensuit : un fusil de la taille au-dessous avec la monture en caoutchouc, et une bandoulière de cartouches… Bien sûr, une fantaisie de maboul ! Mais quand même… Et vous, professeur Summerlee ?

– Ma foi, a répondu Summerlee, puisque vous me demandez mon avis, votre idée m'apparaît comme un retour indéfendable à l'âge de pierre, ou même avant. Je suis du XXe siècle, moi et je souhaiterais mourir comme un homme civilisé raisonnable. Je ne sais pas si j'ai plus peur de la mort que vous autres ; quoi qu'il advienne, je suis vieux et je n'ai plus longtemps à vivre. Pourtant, toute ma nature se dresse contre le fait que je pourrais rester et attendre la mort comme le mouton chez le boucher. Est-il tout à fait certain, Challenger, que nous soyons impuissants ?

– À nous sauver, oui ! a répondu Challenger. Par contre, prolonger nos existences pendant quelques heures, et voir par conséquent l'évolution de cette tragédie avant qu'elle ne nous accable est peut-être en mon pouvoir. J'ai pris certaines précautions…

– L'oxygène ?

– Oui. L'oxygène.

– Mais quel peut être l'effet de l'oxygène sur un empoisonnement de l'éther ? Entre un mur de brique et un gaz il n'y a pas de plus grande différence qu'entre l'oxygène et l'éther. Ce sont des matières qui n'ont rien à voir. Elles ne peuvent pas s'opposer l'une à l'autre. Allons, Challenger, vous ne défendriez pas sérieusement une pareille proposition !

– Mon bon Summerlee, ce poison de l'éther est presque certainement influencé par des agents matériels. Nous le voyons dans les méthodes et la répartition de l'épidémie. À priori nous n'y aurions pas pensé, mais le fait est là, indubitable. D'où mon opinion ferme qu'un gaz tel que l'oxygène, qui augmente la vitalité et le pouvoir de résistance du corps humain, serait très vraisemblablement apte à retarder l'action de ce que vous avez appelé le daturon. Il se peut que je me trompe, mais je crois à la rectitude de mon raisonnement.

– En tout cas, a déclaré lord John, si nous devons rester assis à sucer ces bouteilles comme des bébés leurs biberons, je préfère n'en sucer aucune.

– Pas besoin de biberons ! a répondu Challenger. Nous avons pris des dispositions ; c'est à ma femme que vous les devez. Avec des matelas et du papier verni, son boudoir sera aussi imperméable à l'air que possible.

– Voyons, Challenger, vous n'allez pas affirmer que vous pouvez isoler de l'éther avec du papier verni ?

– Réellement, mon ami, vous avez le don de taper à côté ! Ce n'est pas pour nous tenir à l'écart de l'éther que nous nous sommes donné tant de mal. C'est pour conserver l'oxygène. Je pense que si nous parvenons à assurer une atmosphère hyperoxygénée jusqu'à un certain point, nous pourrons conserver

notre connaissance. J'avais deux bouteilles ; vous m'en avez apporté trois autres. Ce n'est pas beaucoup, mais enfin, c'est quelque chose.

– Combien de temps dureront-elles ?

– Je n'en ai aucune idée. Nous ne les dévisserons pas avant que nos symptômes deviennent insupportables. Alors nous distribuerons parcimonieusement le gaz dans la pièce, selon nos besoins. Tout dépend : nous en aurons peut-être juste assez pour quelques heures, ou peut-être pour plusieurs jours ; de toute façon, nous observerons la destruction du monde. Voilà tout ce qu'il est possible de faire pour retarder notre destin ; au moins vivrons-nous tous les cinq une très singulière aventure, puisque nous sommes appelés à constituer l'arrière-garde de notre race dans sa marche vers l'Inconnu. Auriez-vous l'obligeance de m'aider à préparer les bouteilles ? J'ai l'impression que déjà l'atmosphère se fait oppressante.

CHAPITRE III

En plongée

La pièce destinée à servir de théâtre à notre aventure se trouvait être un salon délicieusement féminin, qui avait environ quatre mètres cinquante de côté. À une extrémité il y avait, séparé par un rideau de velours rouge, le cabinet de toilette du professeur, qui à son tour ouvrait sur une grande chambre à coucher. Le rideau était tiré, mais le boudoir et le cabinet de toilette pouvaient être considérés comme une seule pièce pour les besoins de notre expérience. Une porte et le châssis d'une fenêtre avaient été entourés de papier verni soigneusement collé de façon à assurer l'étanchéité souhaitée. Au-dessus de l'autre porte, qui donnait sur le palier, un vasistas était muni d'une corde, et il serait toujours possible de l'abaisser quand la ventilation deviendrait absolument indispensable. Une grande plante verte dans un pot garnissait chacun des angles.

– Comment nous débarrasser de notre anhydride carbonique en excédent sans gaspiller inutilement l'oxygène ? Voilà un problème délicat autant qu'essentiel ! a déclaré Challenger en regardant les cinq bouteilles d'oxygène qui étaient alignées le long du mur. Avec d'autres délais pour nos préparatifs, j'aurais pu concentrer toute la force de mon intelligence pour découvrir une solution plus satisfaisante, mais étant donné les circonstances nous *ferons* comme nous pourrons. Les plantes vertes nous rendront un petit service. Deux des bouteilles d'oxygène sont prêtes à être dévissées sur-le-champ, si bien que nous ne serons pas surpris. D'autre part, mieux vaudrait ne pas s'éloigner du salon, car la crise peut être brutale et soudaine.

Une grande fenêtre basse ouvrait sur un balcon. La vue sur l'extérieur était la même que celle que nous avions admirée du bureau. En regardant dehors, je n'ai aperçu aucun signe de désordre. Sous mes yeux, la route de la gare grimpait en contournant la colline. Un fiacre antique, l'un de ces survivants préhistoriques qu'on trouve encore dans nos campagnes, gravissait la côte avec une sage lenteur. Ailleurs, une gouvernante poussait une voiture d'enfant et de l'autre main tenait une petite fille. Des villas d'alentour s'échappaient de paisibles fumées bleues qui répandaient sur tout le paysage une expression d'ordre et de confort. Nulle part dans le ciel ou sur la terre ensoleillée on n'aurait pu distinguer les signes précurseurs d'une catastrophe. Les moissonneurs étaient aux champs, les joueurs de golf accomplissaient sans hâte leur parcours. Mais ma tête résonnait d'une telle turbulence, et mes nerfs surtendus m'agaçaient si fort que l'indifférence de tous ces gens me scandalisait.

– En voilà qui n'ont pas l'air de ressentir les effets du mal ! ai-je dit à lord John.

– Avez-vous déjà joué au golf ?

– Non.

– Hé bien ! bébé, quand vous aurez joué au golf, vous apprendrez qu'une fois sur un parcours le véritable golfeur ne renoncerait pour rien au monde à ses dix-huit trous… Ah ! de nouveau le téléphone !

Périodiquement, pendant et après le déjeuner, la sonnerie insistante avait appelé le professeur. Il nous donnait les nouvelles telles qu'elles lui étaient communiquées, sous forme de phrases brèves. Des détails aussi terrifiants n'avaient jamais été enregistrés auparavant dans l'histoire de la terre. La grande ombre rampait du sud au nord comme une marée montante de

la mort. L'Égypte avait traversé sa phase de délire et était actuellement comateuse. L'Espagne et le Portugal, après une sauvage frénésie au cours de laquelle les cléricaux et les anarchistes s'étaient battus à mort, avaient sombré dans le silence. De l'Amérique méridionale, plus de nouvelles. Dans l'Amérique du Nord, de sanglantes querelles entre Noirs et Blancs avaient déchiré les États du Sud avant que ceux-ci n'eussent succombé au poison. Au nord du Maryland, l'effet n'était pas encore considérable ; au Canada, il était à peine perceptible. La Belgique, la Hollande et le Danemark avaient été à leur tour contaminés. Des messages de désespoir s'envolaient de partout vers les grands centres scientifiques, vers les chimistes, vers les médecins d'une réputation mondiale. Les astronomes également étaient submergés par les demandes de renseignements. Mais il n'y avait rien à faire. Le phénomène était universel et au-delà de toute connaissance, de toute puissance humaine. C'était la mort : sans douleur mais inévitable. La mort pour les jeunes et pour les vieux, pour les faibles et pour les forts, pour les riches comme pour les pauvres. La mort inexorable… Telles étaient les informations que, par des messages hachés, bouleversants, le téléphone nous apportait. Les grandes villes connaissaient déjà la destinée qui les guettait, et nous les devinions qui s'y préparaient avec autant de dignité que de résignation. Ici pourtant, nos golfeurs et nos paysans ressemblaient à des agneaux qui gambadent à l'ombre du couteau qui va les égorger. C'était stupéfiant. Mais comment auraient-ils pu savoir ?… La catastrophe avait envahi la terre à pas de géant. Rien dans leur journal du matin n'aurait pu les alerter. Après tout, il n'était que trois heures de l'après-midi.

Un bruit avait dû cependant se propager, car nous n'avons pas tardé à voir des moissonneurs quitter leurs champs, puis des golfeurs abandonner leur partie et rentrer au club house : ils couraient comme pour se mettre à l'abri d'une averse, et les petits caddies traînaient la jambe derrière eux ; mais d'autres golfeurs poursuivaient leur parcours. La gouvernante avait fait

demi-tour, et elle poussait la voiture d'enfant en se hâtant le plus possible ; j'ai remarqué qu'elle portait la main à son front. Le fiacre s'était arrêté ; le cheval, fatigué, se reposait ; il avait abrité sa tête entre ses pattes de devant. Et sur tout cela, un magnifique ciel d'été, parfaitement pur à l'exception de quelques nuages blancs cotonneux vers l'horizon. Si la race humaine devait vraiment mourir aujourd'hui, son lit de mort serait au moins d'une splendeur adorable. Mais toute cette douceur de la nature rendait l'imminente destruction totale encore plus affreuse, plus pitoyable. Oh ! non, la terre était une résidence trop aimable, trop jolie : non, nous n'allions pas en être arrachés !…

J'ai dit que le téléphone avait sonné une fois de plus. Brusquement, la voix de Challenger a rugi du vestibule :

– Malone ! On vous demande !

Je me suis précipité vers l'appareil. C'était McArdle qui m'appelait de Londres.

– Est-ce vous, monsieur Malone ? a questionné la voix familière… Monsieur Malone, il se produit à Londres de terribles phénomènes. Au nom du Ciel, demandez au Pr Challenger s'il ne peut rien nous suggérer pour nous tirer d'affaire.

– Il ne peut rien suggérer, monsieur ! ai-je répondu. Il considère cette crise comme universelle et inévitable. Nous avons ici un peu d'oxygène, mais notre destin n'en sera retardé que de quelques heures.

– De l'oxygène ! s'est écriée la voix angoissée. Nous n'avons pas le temps de nous en procurer. Depuis votre départ ce matin, le journal a été une bacchanale de l'enfer. Et maintenant la moitié de la rédaction est déjà sans connaissance. Moi-même, je me sens accablé de lourdeur. De ma fenêtre, je peux voir des gens qui gisent en tas dans Fleet Street. Toute la circulation est inter-

rompue. À en juger par un dernier télégramme, le monde entier…

Sa voix s'était peu à peu étouffée ; subitement, elle s'est cassée. Au bout du fil, j'ai entendu vaguement le bruit mat d'une chute, comme si sa tête s'était affalée sur son bureau.

– Monsieur McArdle ! ai-je crié, hurlé. Monsieur McArdle !… Je n'ai pas obtenu de réponse, et j'ai compris que je n'entendrais plus jamais sa voix.

À cet instant précis, juste au moment où je faisais un pas pour m'éloigner du téléphone, la chose est arrivée. C'était comme si nous étions des baigneurs, avec de l'eau jusqu'aux épaules, soudain submergés par une vague houleuse. Une main invisible semblait s'être posée tranquillement tout autour de ma gorge ; elle tentait avec gentillesse d'en extirper ma vie. Une oppression considérable pesait sur ma poitrine, mes tempes battaient, mes oreilles bourdonnaient, et des éclairs passaient devant mes yeux. J'ai dû me cramponner à la rampe de l'escalier. Au même moment, fonçant et grondant comme un buffle blessé, Challenger est accouru : c'était une vision terrible ! il avait la figure rouge comme un homard, les yeux injectés de sang, les cheveux hérissés. Juchée sur son épaule, sa petite femme semblait avoir perdu connaissance. Et lui, dans un effort de tout son être, gravissait l'escalier, chancelait sur les marches, trébuchait, mais se frayait le passage à travers l'atmosphère empoisonnée pour parvenir au paradis de la sécurité provisoire. Alors, électrisé par son courage et sa volonté, je me suis moi aussi lancé à l'assaut des marches en m'agrippant à la rampe, et je suis arrivé jusqu'au palier où je me suis effondré à demi évanoui. Les doigts d'acier de lord John m'ont empoigné par le col de ma veste ; un moment plus tard, j'étais étendu sur le dos, incapable de dire un mot, sur le tapis du boudoir. Mme Challenger gisait à côté de moi, et Summerlee, recroquevillé sur une chaise près de la fenêtre, avait la tête tout près des genoux. Comme dans un

rêve, j'ai vu Challenger ramper tel un énorme scarabée vers la bouteille d'oxygène, puis j'ai entendu le léger sifflement du gaz qui s'échappait. Challenger a aspiré deux ou trois fois de toute la force de ses poumons, et il s'est écrié :

– Ça marche ! Mon raisonnement était juste…

De nouveau il était debout, avec sa vigueur et son agilité retrouvées. Une bouteille à la main, il a couru vers sa femme. Au bout de quelques secondes, elle a gémi, s'est agitée, et elle s'est mise sur son séant. Alors il s'est tourné vers moi, et j'ai senti la chaleur du courant vital s'insinuer dans mes artères. Ma raison me rappelait qu'il ne s'agissait que d'un court répit ; et cependant, chaque heure d'existence paraissait inestimable. Jamais je n'ai éprouvé plus de joie dans mes sens que lorsque le souffle m'est revenu et que j'ai pu avaler de l'air. Le poids sur mes poumons s'allégeait, l'étau se desserrait de ma tête, j'étais envahi par un délicat plaisir de paix et de douceur mêlée : quelque chose comme du bien-être, avec un rien de langueur encore. Je regardai Summerlee revivre sous l'effet du même remède, puis le tour de lord John n'a pas tardé : il a sauté sur ses pieds et m'a tendu une main pour que je me mette debout, tandis que Challenger relevait sa femme et la couchait sur le canapé.

– Oh ! George ! a-t-elle murmuré en lui tenant la main. Je regrette que tu m'aies ramenée. Tu avais bien raison de me dire que la porte de la mort est drapée de rideaux aux couleurs chatoyantes ! Dès que l'impression d'étranglement a disparu, tout était indiciblement beau et apaisant. Pourquoi m'as-tu tirée de là ?

– Parce que je veux que nous franchissions ensemble ce passage. Il y a tellement d'années que nous vivons côte à côte ! N'aurait-il pas été dommage que nous fussions séparés pour le moment suprême ?

Dans sa voix tendre, j'ai surpris un nouveau Challenger qui ne ressemblait en rien à l'homme arrogant, extravagant, insupportable, qui avait alternativement étonné et scandalisé sa génération. Là, à l'ombre de la mort, surgissait le moi le plus profond de Challenger, il apparaissait comme un homme qui avait conquis et conservé l'amour d'une femme. Et puis, subitement, il a repris l'humeur qui convenait à notre grand capitaine.

« Seul de toute l'humanité, j'ai vu et prédit cette catastrophe ! a-t-il lancé d'une voix où perçait la joie du triomphe scientifique. Vous, mon bon Summerlee, je pense que vos derniers doutes sur la signification du brouillage des bandes spectrales sont à présent levés. Affirmerez-vous encore que ma lettre au *Times* était basée sur une erreur ?

Pour une fois, notre combatif camarade n'a pas relevé le défi. Il était en train d'aspirer de l'oxygène tout en étirant ses membres pour s'assurer qu'il était toujours en vie sur cette planète. Satisfait de le voir réduit au silence, Challenger s'est dirigé vers la bouteille d'oxygène, et l'intensité du sifflement s'est peu à peu réduite jusqu'à n'être plus qu'un doux chuchotement.

« Économisons notre réserve de gaz. L'atmosphère de la pièce est à présent nettement hyperoxygénée, et je constate qu'aucun d'entre nous ne présente de symptômes alarmants. C'est seulement par l'expérience que nous déterminons la quantité exacte d'oxygène qui nous est nécessaire pour neutraliser le poison. Procédons à quelques essais.

Pendant cinq bonnes minutes, nous sommes demeurés assis, silencieux, avec nos nerfs tendus. Au moment où je commençais à me demander si la barre autour de mes tempes ne se resserrait pas, Mme Challenger s'est écriée qu'elle allait s'évanouir. Son mari, en nous donnant plus de gaz, lui a dit :

« Dans les temps préscientifiques, chaque sous-marin emportait une souris blanche dont l'organisme délicat détectait les signes d'une atmosphère viciée avant que celle-ci pût être perçue par les marins. Toi, ma chère, tu seras notre souris blanche. J'ai accru le débit de gaz ; tu te sens mieux, n'est-ce pas ?

– Oui, je me sens mieux.

– Peut-être avons-nous découvert la formule exacte. Quand nous saurons avec précision la quantité qui nous est nécessaire, nous pourrons alors calculer combien de temps il nous reste à vivre. Malheureusement, en nous ressuscitant, nous avons déjà consommé une proportion appréciable de notre première bouteille.

– Qu'importe ! déclara lord John, qui se tenait près de la fenêtre, debout et les mains dans les poches. Si nous devons mourir, à quoi bon durer ? Vous ne supposez pas, n'est-ce pas, que nous ayons une chance de nous en tirer ?

Challenger a souri et secoué la tête.

– Bon ! Mais dans ce cas ne croyez-vous pas qu'il y aurait de la dignité à faire nous-mêmes le saut, plutôt qu'à attendre que nous soyons poussés à le faire ? Puisqu'il n'y a rien à espérer, moi, je propose que nous disions nos prières, que nous fermions le gaz, et que nous ouvrions la fenêtre.

– Pourquoi pas ? a dit bravement la maîtresse de maison. Lord John a certainement raison, George ! Ce serait mieux de faire comme il l'a dit.

La voix plaintive de Summerlee s'est élevée :

– Je m’y oppose ! Quand nous devrons mourir, alors nous mourrons ! Mais anticiper délibérément sur l’heure de notre mort me paraît une folie injustifiable.

– Qu’en pense notre jeune ami ? m’a demandé Challenger.

– Je pense que nous devrions voir cela jusqu’au bout.

– Et moi, je partage tout à fait cette opinion.

– Alors, George, si tu es de cet avis, c’est aussi le mien ! s’est écriée notre hôtesse.

– Bon, bon ! Je ne faisais qu’avancer un argument, a déclaré lord John. Si tous vous tenez à voir les choses jusqu’au bout, je serai avec vous. C’est une expérience fichtrement passionnante, là-dessus pas de contestation ! J’ai eu ma petite part d’aventures dans la vie, et, comme tout le monde, je n’ai pas manqué de sensations… Mais je termine sur la plus inouïe !

– Qui vous garantit la continuité de la vie, a dit Challenger.

– Voilà une hypothèse un peu grosse !

C’était Summerlee qui avait protesté. Challenger l’a considéré d’abord avec une silencieuse réprobation, puis il a répété sur le mode didactique :

– Qui vous garantit la continuité de la vie ! Personne ne peut affirmer quelles possibilités d’observation l’on peut avoir de ce que nous appellerons le plan de l’esprit sur le plan de la matière. Même pour l’esprit le plus grossier (ici, il a lancé un coup d’œil à Summerlee), il est évident que c’est seulement pendant que nous sommes des objets de matière que nous sommes le mieux adaptés à voir des phénomènes de matière et à porter sur eux un jugement. Donc c’est seulement en demeu-

rant en vie pendant ces quelques heures supplémentaires que nous pouvons espérer emporter avec nous dans une existence future une conception claire de l'événement le plus formidable que le monde, ou l'univers, pour autant que nous le sachions, ait jamais affronté. Je considérerais comme une chose déplorable que nous retranchassions même une minute d'une expérience si merveilleuse.

– Tout à fait d'accord avec vous ! a opiné Summerlee.

– Adopté à l'unanimité ! a lancé lord John. Hélas ! votre pauvre diable de chauffeur, en bas, dans la cour, a fait son dernier voyage ! Il n'y aurait pas moyen de tenter une sortie et de le ramener ici ?

– Folie ! Folie absolue !

Devant le cri de Summerlee, lord John n'a pas insisté.

– Évidemment, c'en serait une ! a-t-il murmuré. Elle ne l'aiderait pas à revenir à la vie, et le gaz se répandrait par toute la maison, en admettant que nous puissions retourner ici… Mon Dieu, regardez les petits oiseaux sous les arbres !

Nous avons approché nos chaises de la fenêtre longue et basse, mais Mme Challenger est restée les yeux mi-clos sur le canapé. Je me rappelle l'idée monstrueuse et grotesque qui m'a traversé l'esprit : nous étions installés dans quatre fauteuils d'orchestre de premier rang pour assister au dernier acte de la tragédie du monde. Sans doute cette illusion était-elle entretenue par l'air lourd et raréfié que nous respirions.

Immédiatement au premier plan, juste sous nos yeux, il y avait la petite cour avec la voiture à moitié nettoyée. Austin, le chauffeur, avait enfin reçu son dernier congé : il gisait sur le dos à côté des roues, et il avait sur le front une grosse bosse noire :

sans doute en tombant s'était-il cogné la tête sur l'aile ou sur le marchepied. Il tenait encore à la main la lance du tuyau avec lequel il avait lavé l'auto. Deux courts platanes s'élevaient dans un angle de la cour : le sol en dessous était parsemé de minuscules balles de plumes avec des petites pattes qui pointaient vers le ciel. La mort avait fauché indistinctement les faibles et les forts.

De l'autre côté du mur de la cour, la route que nous avions prise pour venir de la gare était jonchée par les corps des moissonneurs que nous avions vus courir : ils étaient étendus pêle-mêle, en travers, les uns sur les autres, vers le bas de la côte. Un peu plus haut, la gouvernante avait été frappée pendant que sa tête et ses épaules s'appuyaient contre le talus herbeux ; elle avait auparavant retiré le bébé de la voiture d'enfant, et c'était un paquet de châles qu'elle portait toujours dans ses bras. Collée derrière elle, la petite fille n'était plus qu'un tas inerte. Plus près de nous, le cheval du fiacre s'était agenouillé pour mourir entre ses brancards ; le vieux cocher était suspendu la tête en bas au-dessus du garde-boue ; il ressemblait à un hideux épouvantail à moineaux ; à l'intérieur, sur le siège, un homme jeune était assis ; nous le voyions distinctement à travers la vitre : sa main était posée sur la poignée de la portière mi-ouverte ; dans un suprême effort, il avait voulu sauter. Et puis il y avait le golf : comme au matin, il était rempli de silhouettes qui se détachaient bien sur le gazon vert, mais ces silhouettes étaient allongées sur le parcours ou sur les bruyères qui le bordaient. Sur un green, nous avons compté huit corps : un match à quatre s'était prolongé jusqu'au bout, et les caddies n'avaient pas flanché. Sous la voûte bleue du ciel, plus aucun oiseau ne volait ; à travers la vaste campagne qui s'étendait à perte de vue, on ne discernait plus trace de vie humaine ni animale. Le soleil du soir irradiait sa chaleur paisible sur un paysage enseveli dans le calme et le silence de la mort... d'une mort qui allait très bientôt nous envelopper nous aussi dans son suaire. Pour l'instant présent, la frêle épaisseur d'un carreau, grâce à l'oxygène supplé-

mentaire qui contrariait l'effet du poison de l'éther, nous retranchait de la fatalité universelle. Pour quelques heures, la science et la prévoyance d'un homme préservaient notre petite oasis de vie dans cet immense désert de la mort, nous évitaient de participer à la catastrophe générale. Puis le gaz s'épuiserait, et nous aussi nous tomberions sur le dos, haletants, sur le pimpant tapis du salon : alors serait accompli le destin de la race humaine et de toute vie sur cette terre. Pendant de longues minutes, trop graves pour parler, nous avons contemplé le drame du monde.

– Voilà une maison qui brûle ! nous a dit Challenger en montrant une colonne de fumée qui s'élevait au-dessus des arbres. Il faut s'attendre à ce qu'il y en ait beaucoup : peut-être même des villes entières, car beaucoup de gens ont dû tomber avec une lampe à la main. Le fait de la combustion en lui-même montre que la proportion de l'oxygène dans l'atmosphère est normale, et que c'est l'éther qui est coupable. Ah ! voici une autre lueur en haut de Crowborough Hill ! C'est le club house du golf, ou je me trompe fort. Entendez-vous le carillon de l'église qui égrène les heures ? Les philosophes tireraient beaucoup de théories du fait que les mécanismes fabriqués par l'homme survivent à la race qui les a créés.

– Seigneur ! s'est exclamé lord John en sautant de sa chaise. Qu'est-ce que c'est que ce panache de fumée ? Un train !

Nous l'entendions gronder au loin ; et bientôt, nous l'avons vu : il filait à une vitesse qui me sembla prodigieuse. D'où venait-il ? Combien de kilomètres avait-il ainsi parcourus ? Il n'avait pu rouler sans encombre que grâce à une chance miraculeuse… Hélas ! nous avons assisté à la fin de sa course : elle a été épouvantable. Un train de charbon était arrêté devant lui. Nous avons retenu notre souffle quand nous avons réalisé que le convoi fonçait sur la même voie. La collision a été horrible ! La locomotive et les wagons se sont fracassés ; nous n'avons plus vu qu'un amas de ferrailles tordues et de bois déchiqueté. Des

flammes rouges ont jailli ; l’incendie s’est propagé sur tout le long du train. Pendant une demi-heure, nous sommes demeurés stupides, pétrifiés par ce spectacle épouvantable.

– Les pauvres ! Oh ! les pauvres gens ! s’est enfin écriée Mme Challenger, suspendue au bras de son mari.

– Ma chérie, les voyageurs de ce train ne vivaient pas davantage que le charbon contre lequel ils se sont écrasés, ou que le carbone qu’ils sont devenus à présent, a répondu Challenger, en lui pressant affectueusement la main. C’était un train de vivants quand il a quitté Victoria, mais il n’était plus qu’un convoi de cadavres quand la collision s’est produite.

– Et partout dans le monde, la même aventure se répète !

J’avais parlé presque sans m’en rendre compte : une extraordinaire lucidité me rendait présents toutes sortes de drames.

– Pensez aux navires en mer. Pensez qu’ils sont toujours sous pression, qu’ils fendront l’eau jusqu’à ce que leurs chaudières s’éteignent, ou jusqu’à ce qu’ils se jettent à toute vitesse sur quelque rivage. Les voiliers aussi… Ils nageront à rebours, ils porteront leurs voiles avec une cargaison de marins morts, et leurs madriers pourriront, et leurs jointures cèderont, jusqu’à ce que les uns après les autres ils coulent par le fond. Peut-être que dans un siècle d’ici l’Atlantique sera encore pigmenté de vieux débris flottant à la dérive.

– Et les mineurs ! a renchéri Summerlee en poussant un gloussement lugubre. Si jamais les géologues repoussent un jour sur la terre, ils émettront d’étranges théories sur l’existence humaine dans les strates carbonifères.

Lord John réfléchissait :

– Je ne me vante pas de savoir ce qui se passera, a-t-il dit, mais je crois qu'après ceci, la terre sera vide, à louer ! Si l'humanité est effacée de sa surface, comment s'y reproduirait-elle ?

– Au commencement, le monde était vide, a répondu Challenger. Sous des lois dont l'origine demeure chargée de mystères, il s'est peuplé. Pourquoi le même processus ne se répéterait-il pas ?

– Mon cher Challenger, vous ne parlez pas sérieusement !

– Je n'ai pas l'habitude, professeur Summerlee, de dire des choses que je ne pense pas sérieusement. Cette remarque est déplacée !

Nous avons revu la barbe pointant en avant et les paupières qui retombaient.

– Quoi ! Vous avez vécu en dogmatique obstiné, et vous entendez mourir le même homme ? s'est écrié Summerlee, non sans aigreur.

– Et vous, monsieur, vous avez passé votre vie à faire de la critique sans aucune envolée d'imagination, et vous êtes bien incapable de réussir autre chose !

Summerlee a répliqué :

– Vos pires ennemis ne vous accuseront jamais, vous, de manquer d'imagination !

Lord John a tapé du pied.

– Ma parole, cela vous ressemblerait bien si vous utilisiez nos dernières bouffées d'oxygène à échanger des propos désa-

gréables ! D'abord, qu'importe si la terre se repeuple ou non ! Elle ne se repeuplera sûrement pas de notre vivant !

Challenger l'a repris avec sévérité :

– Par cette remarque, monsieur, vous découvrez vos limites ; elles ne nous surprennent pas ; nous les connaissions. Mais le véritable esprit scientifique ne doit pas se laisser ligoter par le temps et l'espace. Il se construit un observatoire sur la ligne frontière du présent qui sépare l'infini passé du futur infini. De ce poste, il exerce son activité vers le commencement et vers la fin de toutes choses. Quand survient la mort, l'esprit scientifique meurt à son poste, après avoir travaillé normalement et méthodiquement jusqu'à la fin. Il dédaigne un événement aussi minime que sa propre dissolution physique avec la hauteur dont il use vis-à-vis de toutes les autres limitations sur le plan de la matière. Ai-je raison, professeur Summerlee ?

Dans un grognement disgracieux, Summerlee a répondu :

– Sous certaines réserves, je suis d'accord.

– L'esprit scientifique idéal – je parle à la troisième personne afin de ne pas paraître trop complaisant envers soi – l'esprit scientifique idéal devrait être capable de méditer sur un sujet de science abstraite entre le moment où son possesseur tomberait d'un avion et celui où il s'écraserait au sol. Voilà le genre d'hommes à forte trempe qui conquièrent la nature et font cortège à la vérité !

– J'ai l'impression que la nature prend sa revanche, a déclaré lord John, qui regardait par la fenêtre. J'ai lu quelques articles de journaux où il était dit que c'était vous, messieurs, qui la maîtrisiez. Cette fois, elle est en train de vous mettre dans sa poche.

– Revers provisoire ! a affirmé Challenger. Dans le grand cycle du temps, qu'est-ce que c'est que quelques millions d'années ? Le monde végétal survit, ainsi que vous pouvez le constater. Regardez les feuilles de ce platane : les oiseaux sont morts, mais la végétation continue à vivre. De cette vie végétale dans des marais et des eaux stagnantes surgiront, en leur temps, les têtards minuscules qui précéderont la grande armée de la vie dont, pour l'instant, nous cinq formons la peu banale arrière-garde. Dès que la forme de vie la plus basse se sera établie, l'avènement final de l'homme est une certitude mathématique, tout comme celle que c'est du gland que naît le chêne. Le vieux cercle recommencera à tourner une fois de plus.

– Mais le poison ? ai-je demandé. Ne tuera-t-il pas la vie dans l'œuf ?

– Le poison peut n'être qu'une couche dans l'éther, un Gulf Stream méphitique dans cet océan où nous flottons. Ou encore une tolérance peut s'instaurer et la vie s'adapter à de nouvelles conditions. Le simple fait qu'avec une hyperoxygénation relativement faible de notre sang nous y résistions est une preuve certaine qu'il ne faudrait pas modifier grand-chose pour permettre à la vie animale de le supporter.

La maison d'où s'échappait tout à l'heure la fumée était à présent en flammes : de longues langues de feu escaladaient l'air.

– C'est plutôt affreux ! a murmuré lord John.

Jamais je ne l'avais vu si impressionné. Alors je lui ai dit :

– Après tout, qu'est-ce que ça peut faire ? Le monde est mort. L'incinération est certainement le meilleur enterrement !

– Si la maison de Challenger prenait feu, nous en aurions plus vite fini !

– J'avais prévu ce danger, a souri le propriétaire. J'avais prié ma femme de prendre toutes précautions à cet égard.

– Elles sont prises, mon chéri. Mais ma tête recommence à battre. Quelle atmosphère pénible !

– Il faut la changer ! a dit Challenger en se penchant au-dessus de sa bouteille d'oxygène. Elle est presque vide. Elle a duré près de trois heures. Maintenant, il va être huit heures. Nous passerons une nuit confortable. J'attends la fin vers neuf heures demain matin. Nous verrons notre dernier lever de soleil.

Après avoir dévissé la deuxième bouteille, il a ouvert le vasistas ; l'air est devenu meilleur, mais nos symptômes se sont aggravés ; aussi l'a-t-il refermé au bout d'une demi-minute.

« D'ailleurs, nous a-t-il fait observer, l'homme ne vit pas que d'oxygène. Il est l'heure de dîner ; elle est même dépassée. Je vous assure, messieurs, que lorsque je vous ai invités chez moi en vue d'une réunion que j'avais tout lieu d'espérer intéressante, j'avais l'intention de vous fournir de quoi justifier notre cuisine familiale. Tant pis ! nous ferons comme nous pourrons. Vous partagerez certainement mon avis qu'il serait absurde de consommer notre oxygène trop rapidement en allumant un réchaud à pétrole. J'ai quelques provisions de viandes froides, de pain, de pickles qui, avec deux bouteilles de bordeaux, feront l'affaire. Merci, ma chérie, aujourd'hui comme d'habitude, tu es la reine des organisatrices !

De fait, ç'a été merveilleux de voir la manière dont la maîtresse de maison, avec l'amour-propre d'une vraie ménagère anglaise, dressait en quelques minutes la table au milieu, la

couvrait d'une nappe blanche comme neige, disposait les serviettes et ordonnait notre simple repas avec toute l'élégance de la civilisation : il y avait même au centre une torche électrique ! Et il n'était pas moins agréable de constater que notre appétit était revenu.

« Telle est la mesure de notre émotion, a dit Challenger avec cet air de condescendance qu'il arborait toujours quand il appliquait l'esprit scientifique à d'humbles faits. Nous avons traversé une grande crise. Ce qui implique un désordre moléculaire. Ce qui implique non moins sûrement un besoin de rétablir l'ordre. Un grand chagrin ou une grande joie sont causes d'une grande faim, et non de l'abstinence comme se plaisent à l'imaginer nos romanciers.

– Voilà pourquoi, à la campagne, les enterrements sont l'occasion de copieux repas !

– Exactement. Notre jeune ami a trouvé l'image juste… Prenez donc une autre tranche de langue.

– C'est la même chose chez les sauvages, a dit lord John en découpant sa viande. J'en ai vu qui enterraient leur chef dans la rivière Aruwimi ; là, ils ont mangé un hippopotame qui devait peser au moins autant que toute la tribu. Il y a aussi des indigènes de la Nouvelle-Guinée qui mangent le regretté défunt en personne, sous prétexte de lui faire une dernière toilette funèbre. Hé bien ! de tous les repas d'enterrement sur cette terre, je crois que celui-ci est le plus extraordinaire !

Mme Challenger est intervenue :

– Ce qui est étrange, c'est que je me sens incapable de ressentir du chagrin pour ceux qui sont morts. À Bedford, j'ai mon père et ma mère. Je sais qu'ils sont morts ; pourtant, au sein de

cette tragédie universelle, je n'éprouve aucune peine pour les individus, même pour eux.

– Et ma vieille mère dans sa villa irlandaise ! ai-je ajouté. Je la vois par l'œil de l'imagination : elle a mis son châle et un bonnet de dentelle ; elle s'est affaissée avec les yeux clos dans le vieux fauteuil à haut dossier près de la fenêtre ; près d'elle, il y a son livre et ses lunettes. Pourquoi la pleurerais-je ? Elle a passé, et moi je vais passer le seuil d'une autre vie où je serai plus près d'elle peut-être que n'importe où en Irlande ou en Angleterre. Cependant, j'ai de la peine à penser que ce cher corps ne vit plus !

Challenger a pris la parole :

– Le corps ! Mais qui se lamente de ses cheveux coupés ou de ses bouts d'ongles taillés ? N'est-ce pas là pourtant des parties de nous-mêmes ? Un unijambiste ne gémit pas par sentiment sur son membre manquant. Notre corps physique nous a plutôt été une source de souffrance et de fatigue : il est l'indice toujours vigilant de nos propres limites. Pourquoi pleurer s'il se détache de notre moi psychique ?

– En admettant qu'il se détache réellement, a grogné Summerlee. De toute façon, la mort universelle est terrible !

– Comme j'ai déjà eu l'honneur de vous l'expliquer, a répondu Challenger, une mort universelle doit être par sa nature même beaucoup moins terrible qu'une mort isolée.

Lord John a approuvé :

– La même chose dans une bataille. Si vous voyiez un homme seul étendu sur ce plancher avec un trou dans la tête et la poitrine défoncée, vous en seriez malades ! Mais, au Soudan, j'ai vu dix mille hommes allongés sur le dos, et je n'en ai pas

éprouvé de nausée : quand vous faites l'Histoire, la vie d'un homme est une trop petite chose pour que vous vous attardiez à la pleurer. Quand mille millions d'hommes trépassent ensemble, comme aujourd'hui, vous ne pouvez pas en pleurer un particulièrement.

– Oh ! je voudrais que ce fût déjà fini ! a soupiré Mme Challenger. George, j'ai si peur !

– Quand l'heure sonnera, petite madame, tu seras la plus courageuse de nous tous ! J'ai été un mari bien tonitruant, ma chérie, mais souviens-toi que G. E. C. fut tel qu'il avait été fait, et qu'il ne pouvait pas être autrement. Après tout, n'aurais-tu pas voulu avoir un autre mari ?

– Oh ! personne au monde, mon chéri !

Elle a mis ses bras autour de son cou de taureau. Et tous trois nous sommes allés près de la fenêtre.

L'obscurité était tombée ; le monde mort s'enfonçait dans la nuit. Mais, juste sur l'horizon du sud, une longue bande écarlate étincelait, s'évanouissait, reparaissait avec d'étranges pulsations de vie : elle léchait brusquement le ciel rouge, puis retombait en une mince ligne de feu. J'ai crié :

– Lewes brûle !

– Non. C'est Brighton qui brûle ! a corrigé Challenger, qui était venu nous rejoindre. Vous pouvez voir les dos arrondis des dunes qui se détachent ; l'incendie se situe de l'autre côté, plus loin derrière elles. Toute la ville doit brûler.

À différents endroits, des lueurs fusaient ; les débris entassés le long de la voie ferrée continuaient de se consumer lentement, mais qu'étaient ces petits points de lumière à côté de la

formidable conflagration là-bas, à Brighton ! Quelle copie pour la *Gazette !* Jamais un journaliste n'avait bénéficié d'une telle chance en étant impuissant à l'utiliser… Oui, c'était l'exclusivité majeure, l'exclusivité parmi les exclusivités : et je n'aurais personne pour l'apprécier… Tout d'un coup, mon vieil instinct de reporter s'est réveillé. Puisque ces hommes de science restaient fidèles jusqu'à la dernière minute au travail de leur vie, pourquoi moi, à mon humble manière, ne témoignerais-je pas de la même constance ? Aucun œil humain ne se pencherait jamais sur ce que je ferais. Mais au moins la longue nuit passerait plus facilement. Il n'était pas question de dormir : du moins pour moi ! Les notes que je rédigerais occuperaient les heures grises, m'empêcheraient de penser… Voilà pourquoi j'ai aujourd'hui devant moi un carnet rempli de gribouillages ; je l'ai noirci à la lumière de notre unique torche ; j'ai écrit sur mes genoux. Si j'avais un petit talent littéraire, ces pages seraient à la hauteur des événements. Telles qu'elles sont cependant, elles apporteront au public un témoignage vécu sur une nuit atroce, fertile en émotions bouleversantes.

CHAPITRE IV

Journal d'une agonie

Hâtivement tracés au haut de la page blanche de mon carnet, comme ces mots me semblent étranges ! Mais n'est-il pas plus étrange encore que ce soit moi qui les aie écrits : moi, Edward Malone, qui me trouvais il n'y a pas plus de douze heures dans mon meublé de Streatham, et qui n'avais pas la moindre idée des événements que cette journée allait apporter au monde ? Je reprends par le début l'enchaînement des circonstances : mon entrevue avec McArdle, la lettre d'alerte de Challenger au *Times,* cet absurde voyage dans le train, l'agréable déjeuner, la catastrophe… Et maintenant voici que, seuls, nous nous attardons sur une planète abandonnée. Notre destin est inéluctable. Je puis considérer ces lignes, que je rédige en vertu d'une sorte d'habitude professionnelle mécanique et que personne ne lira jamais, comme les paroles d'un homme déjà mort. Je me tiens en effet juste sur la ligne de démarcation au-delà de laquelle la mort a fait le vide sur la terre. Je me rappelle Challenger disant que le vrai drame consisterait à survivre à tout ce qui est noble, grand et beau : comme il avait raison ! Mais de survivre il ne saurait être question : déjà notre deuxième bouteille d'oxygène touche à sa fin. À une minute près nous pouvons calculer le misérable temps qu'il nous reste à vivre.

Nous venons d'être gratifiés, pendant un quart d'heure, d'une conférence de Challenger ; il était si excité qu'il rugissait et soufflait comme s'il s'adressait à son vieil auditoire sceptique du Queen's Hall. De fait, c'était une bizarre assistance qui écoutait sa harangue : sa femme, acquise d'avance à des propos

qu'elle ne comprenait pas ; Summerlee, assis dans l'ombre, maussade, disposé à la critique, mais intéressé ; lord John, paresseusement allongé dans un coin et vaguement exaspéré ; moi enfin, à côté de la fenêtre et regardant la scène avec autant d'attention que de détachement, comme s'il s'agissait d'un rêve ou de quelque chose ne qui me concernait pas personnellement. Challenger s'était assis devant la table du milieu ; la torche électrique faisait briller une lame sous le microscope qu'il était allé chercher dans son cabinet de toilette. Le petit cercle de lumière blanche que diffusait le miroir divisait sa rude figure barbue en deux parties : l'une bien éclairée, l'autre plongée dans l'ombre. Depuis longtemps, il avait travaillé sur les formes les plus inférieures de la vie, et ce qui l'excitait prodigieusement pour l'instant c'était que sur la plaque préparée la veille, il venait de découvrir qu'une amibe était encore en vie.

– Regardez vous-mêmes ! Summerlee, voulez-vous satisfaire votre curiosité ? Malone, je vous prie de vérifier ce que je dis… Les petites choses fuselées au centre sont des diatomées ; on peut ne pas en tenir compte, car ce sont probablement des végétaux plutôt que des animaux. Mais à droite vous verrez une amibe véritable qui se déplace lentement à travers le champ. La vis du haut règle parfaitement. Regardez, regardez vous-mêmes !

Summerlee avait obéi, puis confirmé. À mon tour, je m'étais penché et j'avais aperçu une petite créature qui bougeait dans le champ éclairé. Lord John, lui, de son coin, nous faisait confiance :

– Je ne me casserai sûrement pas la tête pour savoir si elle est morte ou en vie ! Nous n'avons jamais été présentés l'un à l'autre, n'est-ce pas ? Pourquoi prendrais-je donc son sort à cœur ? Je ne pense pas que cette jeune personne se tracasse grandement pour notre santé !

J'avais éclaté de rire ; Challenger m'avait lancé un coup d'œil glacé, méprisant.

– La légèreté des semi-éduqués fait plus d'obstruction à la science que la stupidité des ignorants. Si lord John Roxton daignait condescendre…

– George, mon chéri, ne sois pas aussi irascible ! avait murmuré Mme Challenger en posant sa main légère sur la crinière noire qui retombait sur le microscope. Qu'importe si l'amibe est morte ou vivante !

– Il importe beaucoup !

– Bon. Nous vous écoutons donc, Challenger ! avait lancé lord John avec bonne humeur. Pourquoi ne pas parler de cette amibe plutôt que de n'importe quoi ? Si vous pensez que j'ai été trop désinvolte à l'égard de cette petite bête, ou que je l'ai blessée dans ses sentiments les plus intimes, je lui présente mes excuses !

– Pour ma part, avait observé Summerlee sur un ton disputeur, je ne discerne pas pourquoi vous attachez une si grande importance au fait que cette amibe soit en vie. Elle est dans la même atmosphère que nous, et le poison n'agit pas sur elle. Si elle était hors de cette chambre, elle serait morte, comme tout spécimen de la vie animale.

« Ah ! si je pouvais peindre le visage arrogant, suffisant, de Challenger répondant à son collègue ! »

– Vos remarques, mon bon Summerlee, prouvent que vous appréciez imparfaitement la situation. Ce spécimen a été préparé hier, et la plaque est absolument étanche, hermétiquement fermée. Notre oxygène n'y rentre pas. Mais l'éther, naturellement, l'a pénétrée comme il pénètre tout dans l'univers. Cepen-

dant, l'amibe a survécu au poison. D'où nous pouvons inférer que toutes les amibes hors de cette pièce, au lieu d'être mortes comme vous l'aviez faussement affirmé, ont réellement survécu à la catastrophe.

– Oui, hé bien ! même maintenant, je ne vois pas qu'il y ait de quoi crier : « Hip ! hip ! hurrah ! » s'était étonné lord John. Quelle est l'importance de votre déduction ?

– Oh ! cela signifie simplement que le monde vit et n'est pas mort. Si vous êtes doué d'un peu d'imagination scientifique, projetez votre esprit dans le temps : dans quelques millions d'années, et quelques millions d'années ne sont rien dans le flux des âges, le monde regorgera encore d'une vie animale et végétale dont la source aura été cette minuscule amibe. Avez-vous déjà vu un feu de prairie ? Les flammes dévorent à la surface du sol toute trace d'herbe ou de plante jusqu'à ce qu'il ne subsiste plus qu'une étendue noircie. Vous pourriez croire que ce désert sera toujours un désert ? Non : les racines sont demeurées ; et quand vous passez par là quelques années plus tard, vous cherchez en vain les grandes cicatrices noires. Hé bien ! ici, dans cette bête minuscule, existent les racines à partir de quoi se développera le monde animal ; et certainement il effacera de cette planète toutes les traces de la catastrophe qui nous intéresse.

– Prodigieusement passionnant ! avait ponctué lord John en se décidant à regarder dans le microscope. Quand je pense que c'est cette amusante bestiole qui sera accrochée numéro un parmi les portraits de famille… Elle a un gros bouton de plastron sur sa chemise, hein ! Challenger ?

– L'objet noir est son noyau.

Challenger avait pris l'air d'une gouvernante qui apprend l'alphabet à un bébé.

– Eh bien ! je ne me sens plus si seul ! Au moins en dehors de nous il y a quelqu'un d'autre qui vit sur cette terre ! avait soupiré lord John.

Mais Summerlee était intervenu :

– Vous paraissez tenir pour garanti, Challenger, que le monde a été créé dans le seul dessein de produire et de maintenir la vie humaine.

Toujours écarlate dès qu'il subodorait la moindre contradiction, Challenger avait lancé :

– Naturellement ! Mais vous, monsieur, quel autre dessein me suggérez-vous ?

– Il m'arrive de penser que c'est uniquement le monstrueux orgueil de l'humanité qui l'incite à croire que tout ce théâtre a été dressé pour sa propre exhibition.

– Là-dessus nous ne pouvons pas être dogmatiques ; mais en laissant de côté ce que vous avez appelé un orgueil monstrueux, nous avons sûrement le droit de dire que la vie humaine constitue la chose la plus élevée dans l'ordre naturel.

– La plus haute de celles dont nous avons connaissance.

– Cela va sans dire, monsieur !

– Pensez aux millions et probablement aux milliards d'années pendant lesquelles la terre s'est balancée vide dans l'espace… ou, sinon tout à fait vide, du moins vide de la moindre trace de l'espèce humaine. Pensez à notre planète, lavée par la pluie, roussie par le soleil, balayée par le vent pendant des siècles innombrables. C'est seulement hier, dans le temps géologique, que l'homme est venu à l'existence. Pourquoi donc tenir

pour certain que toute cette préparation formidable a été ordonnée pour son seul bénéfice ?

– Alors pour qui, ou pour quoi ?

Summerlee avait haussé les épaules pour répondre :

– Comment le dire ? Pour une raison qui nous échappe, l'homme peut avoir été un simple accident, un sous-produit élaboré dans le processus. C'est comme si l'écume sur la surface de la mer s'imaginait que l'océan était créé pour la produire et la maintenir ; ou comme si une souris dans une cathédrale croyait que la cathédrale avait été édifiée pour lui servir de résidence.

J'ai pris en note les mots mêmes de leur discussion ; mais voici qu'elle dégénère en une dispute bruyante ; de chaque côté on use d'un jargon scientifique plutôt polysyllabique… Sans doute est-ce un privilège que d'entendre de tels cerveaux débattre des problèmes essentiels ; mais comme ils ne sont jamais d'accord, des auditeurs aussi simplets que lord John et moi ne retirent pas de cette joute grand-chose de positif. Ils se neutralisent l'un l'autre, et nous ne sommes pas plus avancés qu'avant. Maintenant, le tumulte des voix s'est apaisé ; Summerlee s'est mis en rond sur son fauteuil ; Challenger manie les vis de son microscope tout en poussant un sourd grognement inarticulé : la mer après la tempête. Lord John s'approche de moi, et nous regardons tous les deux dans la nuit.

La lune est pâle. C'est une nouvelle lune. La dernière que contemplent des yeux d'homme. Les étoiles brillent avec éclat. Même sur notre plateau de l'Amérique du Sud, je ne les avais pas vues scintiller davantage dans l'air pur. Peut-être la modification de l'éther affecte-t-elle la lumière ? Le bûcher funéraire de Brighton brûle encore. Dans le ciel occidental, je vois une très lointaine tache rouge : elle indique que quelque chose ne va pas à Arundel, ou à Chichester, à moins que ce ne soit à Port-

smouth. Je m'assieds, observe, et, de temps à autre, je prends une note sur mon carnet. Une douce mélancolie règne dehors. La jeunesse, la beauté, la chevalerie, l'amour… tout cela est-il terminé ? La terre, sous la lumière des étoiles, ressemble à un pays imaginaire de paix et de tendresse. Qui supposerait qu'elle n'est plus qu'un terrible Golgotha jonché de corps ?… Brusquement, je me mets à rire.

– Hello ! bébé, me dit lord John me dévisageant avec surprise. Il est toujours bon de rire en de pareils moments. Pourrais-je partager votre joie ?

– J'étais en train de réfléchir aux grands problèmes qui n'ont pas été résolus, répondis-je. Les problèmes sur lesquels nous avons tant travaillé et médité. Pensez, par exemple, à la compétition entre Anglais et Allemands, ou aux questions intéressant le Moyen-Orient. Qui aurait pu prévoir, alors que nous nous excitions là-dessus, qu'ils allaient recevoir une solution d'éternité ?

Nous redevenons silencieux. Je me doute que chacun d'entre nous reporte ses pensées sur ses amis déjà privés de vie. Mme Challenger sanglote paisiblement, et son mari lui parle à l'oreille. Mon esprit fait le tour des gens les plus divers, et je me les représente couchés, rigides et blancs comme le pauvre Austin dans la cour. McArdle par exemple… Je sais exactement où il est tombé : il a la tête sur son bureau, une main sur le téléphone. Beaumont, le directeur du journal, est mort lui aussi ; je suppose qu'il gît sur le tapis de Turquie bleu et rouge qui ornait son sanctuaire. Et mes camarades du reportage, eux également, sont étendus dans la salle des informations, Macdona, et Murray, et Bond. Certainement ils sont morts à leur poste, avec des feuillets noircis de détails, d'impressions personnelles. Je les vois courant l'un chez les médecins, l'autre à Westminster, et le troisième à Saint Paul. Ils ont dû fermer les yeux sur un extraordinaire panorama de manchettes : suprême vision destinée à

immortaliser en encre d'imprimerie des articles que personne ne lira jamais ! J'imagine Macdona parmi les médecins :

LA FACULTÉ NE DÉSESPÈRE PAS

INTERVIEW DE M. SOLEY WILSON, LE CÉLÈBRE SPÉCIALISTE PROCLAME :

NE VOUS DÉCOURAGEZ JAMAIS !

« Notre envoyé spécial a trouvé l'éminent savant assis sur le toit où il s'était réfugié pour éviter la foule des malades terrifiés qui avaient envahi sa maison. D'une façon qui montrait clairement qu'il avait pleinement réalisé l'immense gravité de l'heure, le fameux physicien a refusé d'admettre que toute porte était fermée à l'espérance. »

Voilà comment Macdona commencerait son papier. Et puis il y avait Bond. Lui se serait sans doute rendu à Saint Paul. Il se croyait un littéraire de première force. Mon Dieu, quel beau sujet pour lui !

« Debout dans la petite galerie sous le dôme, je contemple à mes pieds cette masse serrée d'humanité au désespoir qui se traîne à son dernier instant devant une puissance qu'elle a ignorée avec tant de persistance ; de la foule agenouillée s'élève jusqu'à mes oreilles un tel gémissement sourd de supplications et d'effroi, un tel cri pour appeler l'inconnu au secours… etc. »

Oui, ç'avait dû être une belle fin pour un reporter ! Mais comme moi-même il avait amassé des trésors inutilisables. Qu'est-ce que Bond ne donnerait pas, le pauvre type, pour voir « J. H. B. » au bas d'un article pareil !

Que suis-je en train de radoter ! J'essaie simplement de tuer le temps. Mme Challenger s'est rendue dans le cabinet de

toilette, et le professeur nous dit qu'elle dort sur le lit de repos. Lui, devant la table du milieu, il prend des notes, compulse des livres aussi calmement que s'il avait devant lui des années de travail tranquilles. Il écrit avec une plume très grinçante qui donne l'impression de cracher du mépris à tous ceux qui ne seraient pas d'accord avec lui.

Summerlee s'est enfoncé dans son fauteuil ; périodiquement, il nous gratifie d'un ronflement spécialement exaspérant. Lord John est allongé sur le dos ; il a fermé les yeux et il a enfoncé les mains dans ses poches. Comment des gens peuvent-ils dormir dans de telles circonstances ? Voilà qui dépasse l'imagination !

Trois heures et demie. Je viens de me réveiller en sursaut. Il était onze heures cinq quand j'ai écrit le dernier feuillet. Je me rappelle avoir remonté ma montre et regardé l'heure. J'ai donc gaspillé près de cinq heures sur le petit délai de grâce qui nous est imparti. Qui l'aurait cru ? Mais je me sens beaucoup plus dispos, en pleine forme pour mon destin… À moins que je n'essaie de me persuader que je le suis. Et pourtant, plus un homme se porte bien, plus est fort son courant vital, et plus il devrait répugner à mourir. Comme la nature est sage et généreuse ! C'est d'habitude par quantité de petites tractions imperceptibles qu'elle lève l'ancre qui retient l'homme à la terre.

Mme Challenger est toujours dans le cabinet de toilette. Challenger s'est endormi sur sa chaise. Quel tableau ! Sa charpente énorme s'appuie contre le dossier, ses grosses mains velues se croisent sur son gilet, sa tête est tellement penchée en arrière qu'au-dessus du col je ne distingue que la luxuriance d'une barbe hirsute. La vibration de ses propres ronflements le secoue ; il ronfle en basse sonore, et Summerlee l'accompagne occasionnellement en ténorisant. Lord John est également endormi ; il a roulé son long corps sur le côté. Les premières

lueurs froides de l'aube rampent dans la pièce ; tout est gris et triste.

Je surveille le lever du soleil, ce fatal lever de soleil qui éclairera un monde dépeuplé. La race humaine n'est plus. Un seul jour a suffi pour son extinction. Mais les planètes continuent leurs révolutions, les marées de monter et de descendre. Le vent chuchote toujours. La nature tout entière poursuit son œuvre jusque, à ce qu'il paraît, dans l'amibe même. En bas, dans la cour, Austin est allongé ; ses membres s'étalent sur le sol ; sa figure est blanchie par la lumière de l'aurore ; de sa main inerte dépasse encore le tuyau d'arrosage. En vérité, l'espèce humaine se trouve caricaturée dans l'image mi-grotesque mi-pathétique de cet homme qui gît pour toujours à côté du moteur qu'il avait l'habitude de commander.

Ici se terminent les notes que j'ai écrites à l'époque. Depuis, les événements ont été trop rapides et trop poignants pour me permettre de poursuivre ma rédaction. Ma mémoire les a cependant si bien enregistrés qu'aucun détail ne sera omis.

Une certaine douleur dans ma gorge m'a fait regarder les bouteilles d'oxygène, et j'ai été bouleversé par ce que j'ai vu. Le sablier de nos vies était très bas. À un moment donné, pendant la nuit, Challenger avait ouvert le quatrième cylindre, et celui-ci présentait des signes sensibles d'épuisement. Un horrible sentiment, celui de manquer d'air, m'étouffait. J'ai traversé la chambre et j'ai dévissé notre dernière bouteille. Lorsque j'ai touché l'écrou, un remords de conscience m'a tenaillé : en effet, si je retenais ma main, ils mourraient tous pendant leur sommeil. Mais toute hésitation a été bannie quand j'ai entendu Mme Challenger qui criait du cabinet de toilette :

– George ! George ! J'étouffe…

– Ne vous inquiétez pas, madame Challenger ! Je mets en route une nouvelle réserve.

Les autres avaient sursauté, s'étaient levés. Dans un moment aussi terrible, je n'ai pu m'empêcher de sourire en regardant Challenger qui, tiré du sommeil, enfonçait un gros poing velu dans chaque œil et ressemblait à un énorme bébé barbu. Summerlee frissonnait comme un homme pris d'une crise de paludisme : en s'éveillant, il s'était rendu compte de notre situation, et la peur avait pris le dessus sur le stoïcisme du savant. Quant à lord John, il était aussi frais et dispos que s'il se préparait à une matinée de chasse.

– Cinquième et dernière ! a-t-il commencé en regardant la bouteille. Dites, bébé, ne venez pas me raconter que vous avez écrit sur ces feuillets vos impressions anthumes ?

– Juste quelques notes, pour passer la nuit.

– Seigneur ! Il n'y a qu'un Irlandais pour avoir fait cela. Et quand je pense qu'il vous faudra attendre que petite amibe devienne grande pour que vous ayez un lecteur… Alors, *Herr Professor,* quelles sont les perspectives ?

Challenger contemplait les grands voiles du brouillard matinal, ils flottaient sur le paysage. Par endroits, la colline boisée surgissait au-dessus de cette mer de coton pour dessiner des îles en forme de cône.

– On dirait un suaire, a murmuré Mme Challenger, qui était entrée vêtue d'une robe de chambre. Te rappelles-tu ta chanson favorite, George ? « Le vieux frappe pour sortir, le neuf frappe pour entrer. » Elle était prophétique ! Mais vous grelottez, mes pauvres chers amis ! Moi, j'ai eu chaud toute la nuit sous un édredon, et vous, vous avez gelé sur vos chaises… Attendez ! Je vais vous remettre d'aplomb.

La courageuse petite femme a disparu dans le cabinet de toilette, et bientôt nous avons entendu une bouilloire chanter : elle nous préparait cinq tasses de chocolat fumant.

« Buvez ! nous a-t-elle dit. Vous vous sentirez mieux.

Après avoir bu, Summerlee a demandé l'autorisation d'allumer sa pipe, et nous des cigarettes. Histoire de calmer nos nerfs, je crois. Mais nous avons commis une erreur : dans cette pièce à l'air raréfié, l'atmosphère est vite devenue irrespirable. Challenger a dû mettre en marche le ventilateur.

– Encore combien de temps, Challenger ? a interrogé lord John.

– Trois heures au maximum ! a répondu le professeur en haussant les épaules.

– Je m'attendais à avoir très peur, a dit Mme Challenger, mais plus l'échéance approche, plus elle me semble facile. Ne penses-tu pas que nous devrions prier, George ?

– Prie, ma chérie, prie si tu veux ! a très doucement murmuré le gros homme. Nous avons tous notre manière personnelle de prier. La mienne consiste à accepter totalement ce que m'envoie le destin : une acceptation joyeuse. La religion la plus haute et la science la plus haute s'accordent, selon moi, sur ce point.

Summerlee, par-dessus sa pipe, a protesté en grognant :

– Mon attitude mentale à moi, n'a rien d'un acquiescement, et moins encore d'une acceptation joyeuse. Je me soumets parce que je ne peux pas faire autrement. J'avoue que

j'aurais été content de vivre une année de plus pour achever ma classification des fossiles crayeux.

– Cet inachèvement est peu de chose, a répliqué Challenger, bouffi de suffisance, à côté du fait que mon *magnum opus, L'Échelle de la vie,* n'en est qu'aux premiers barreaux. Mon cerveau, mon expérience, ma culture… en bref tout ce qui est moi devait être condensé dans ce livre historique. Et pourtant, voyez-vous, j'accepte.

– Je pense que nous laissons tous quelque chose d'inachevé, a dit lord John. Qu'est-ce que vous laissez derrière vous, bébé ?

– J'avais commencé un recueil de poèmes.

– Eh bien ! au moins le monde a échappé à cela ! En cherchant bien, on trouve toujours une compensation à tout.

– Et vous ? ai-je demandé.

– Moi ? Ma maison était prête, propre comme un sou neuf. Et j'avais promis à Merivale de l'accompagner au printemps dans le Tibet pour chasser le léopard des neiges. Mais c'est pour vous, madame Challenger, que les regrets doivent être les plus lourds : vous veniez juste d'aménager cette charmante maison !

– Ma maison est là où est George. Ah ! que ne donnerais-je pas pour que nous fassions ensemble une dernière promenade dans nos dunes, à l'air frais du matin !

Nos cœurs ont fait écho à ses paroles. Le soleil avait percé le voile de brouillards ; tout le paysage était baigné d'or. Pour nous qui étions assis dans notre sombre atmosphère empoisonnée, cette campagne riche, glorieuse, nette, rafraîchie par le vent, était un rêve de beauté. Nous avions approché nos chaises

de la fenêtre et nous étions assis en demi-cercle. L'air s'alourdissait. Il me semblait que les ombres de la mort s'étendaient au-dessus de nous, prêtes à nous envelopper ; un rideau invisible se refermait progressivement sur les derniers hommes de la terre.

Lord John, après avoir fait une longue aspiration, a lancé :

– Cette bouteille n'a pas l'air de vouloir durer bien longtemps, hein ?

– Son contenu est variable, a répondu Challenger. Il varie suivant la pression et le soin avec lesquels la bouteille a été remplie. Je suis de votre avis, Roxton : celle-ci me semble défectueuse.

– Alors nous allons être privés d'une heure de vie ?

C'était Summerlee qui avait parlé. D'une voix aigre, il ajoutait aussitôt :

« Voilà une excellente illustration finale de l'époque sordide où nous avons vécu. Hé bien ! Challenger, si vous désirez étudier les phénomènes subjectifs de la dissolution physique, votre heure est arrivée !

Challenger s'est tourné vers sa femme :

– Assieds-toi sur le tabouret, contre mes genoux, et donne-moi ta main… Je pense, mes amis, qu'il vaudrait mieux ne pas prolonger notre séjour dans cette atmosphère insupportable… Tu ne le désires pas, n'est-ce pas ma chérie ?

Mme Challenger a poussé un bref gémissement et a caché son visage contre la jambe de son mari.

– J'ai vu des gens qui se baignaient l'hiver dans la Serpentine, a dit lord John. Quand tout le monde y est, il reste toujours au bord une ou deux personnes qui grelottent de froid et qui envient ceux qui sont déjà dans l'eau. Ce sont les derniers qui souffrent le plus. Moi, je suis pour le grand plongeon ; j'en ai assez !

– Vous voudriez ouvrir la fenêtre et affronter l'éther ?

– Je préfère le poison à l'asphyxie.

Summerlee, d'un signe de tête, a manifesté qu'il était, à contrecœur, d'accord. Et puis il a tendu sa main à Challenger :

– Nous avons eu nos querelles, mais oublions-les. D'ailleurs nous étions de bons amis, et nous nous respections l'un l'autre en dépit des apparences, n'est-ce pas ? Adieu !

– Adieu, bébé ! s'est écrié lord John. Mais le papier est bien collé, vous ne pourrez pas ouvrir la fenêtre !

Challenger s'est baissé vers sa femme ; il l'a relevée et maintenu serrée contre sa poitrine : elle avait passé ses bras autour de son cou.

– Malone, donnez-moi cette lunette d'approche ! m'a-t-il dit avec gravité !

Je la lui ai tendue.

« Entre les mains de la puissance qui nous a créés, nous nous remettons !

Il avait crié ces derniers mots d'une voix tonnante, avant de jeter la lunette dans la fenêtre ; les vitres se sont fracassées. Sur

nos figures empourprées, alors que tintait encore le verre en miettes, le souffle sain du vent est passé, frais et doux.

Je ne sais pas combien de temps nous sommes demeurés assis dans un silence stupéfait. Puis, comme dans un songe, j'ai entendu Challenger hurler :

« Les conditions normales sont revenues ! Le monde s'est libéré de sa ceinture empoisonnée ! Mais de toute l'humanité, nous sommes les seuls survivants !

CHAPITRE V

Le monde est mort

Je nous revois encore, assis sur nos chaises, respirant à pleins poumons cette brise du sud-ouest rafraîchie par la mer, qui agitait les rideaux de mousseline et baignait de douceur nos visages congestionnés. Je me demande combien de temps nous sommes restés ainsi ! Plus tard, nous n'avons jamais pu nous accorder sur ce détail essentiel. Nous étions émerveillés, étourdis, à demi conscients. Nous avions raidi nos forces pour mourir, mais ce fait inattendu, effrayant – ne devions-nous pas continuer à vivre après avoir survécu à la disparition de notre espèce ? – nous avait assommés ; nous étions knock-outés. Puis, progressivement, le mécanisme arrêté s'est remis en marche, les navettes de notre mémoire ont recommencé à courir dans notre tête ; les idées se sont à nouveau ébranlées. Avec une lucidité aiguë, impitoyable, nous avons vu les relations entre le passé, le présent et l'avenir, la vie qui avait été la nôtre, la vie qui nous attendait. Nos yeux échangeaient la même impression muette. Au lieu de la joie qui aurait dû nous envahir, nous étions submergés par une tristesse affreuse. Tout ce que nous avions aimé sur la terre avait été emporté dans le grand océan inconnu, et nous demeurions seuls sur l'île déserte de ce monde, privés d'amis, d'espoirs, d'ambitions. Encore quelques années à nous traîner comme des chacals parmi les tombeaux de l'humanité, puis surviendrait notre fin retardée mais solitaire.

– C'est affreux, George ! Terrible, mon chéri ! s'est écriée Mme Challenger en éclatant en sanglots. Si seulement nous étions morts avec les autres ! Oh ! pourquoi nous as-tu sauvés ?

J'ai l'impression que c'est nous les morts, et que les autres vivent.

Challenger a posé sa grosse patte velue sur la main suppliante de sa femme, mais en même temps ses sourcils se contractaient sous un effort de réflexion. J'avais déjà remarqué que lorsqu'elle avait un chagrin elle tendait toujours ses mains vers lui, telle une enfant vers sa mère. Challenger s'est enfin décidé à parler :

– Je ne suis pas fataliste au point de ne jamais me révolter, mais j'ai découvert jadis que la sagesse la plus haute consistait à accepter les faits.

Il s'était exprimé avec lenteur, et sa voix sonore avait laissé percer une pointe sentimentale.

– Je n'accepte pas, moi ! a rétorqué Summerlee avec fermeté.

– Je ne vois pas que votre acceptation ou votre refus importe davantage qu'une poignée d'épingles, a objecté lord John. Les faits sont là. Que vous les affrontiez debout ou couché, peu importe ! Je ne me rappelle pas que l'un de ces faits vous ait demandé la permission d'exister et cela m'étonnerait qu'un autre la sollicite désormais. Alors, à propos de ce que nous pouvons penser d'eux, quelle différence, s'il vous plaît !

Challenger, avec un visage rêveur et une main toujours dans celles de sa femme, a répondu à lord John :

– C'est toute la différence entre le bonheur et le malheur. Si vous nagez dans le sens du courant, vous avez la paix dans l'esprit et dans l'âme. Si vous nagez à contre-courant, vous êtes meurtri et las. Cette affaire nous échappe, acceptons-là donc telle qu'elle se présente et n'en discutons plus.

Mais moi, qui contemplais le ciel vide et qui en appelais à lui avec désespoir, je me suis insurgé :

– Qu'allons-nous faire de nos vies ? Que vais-je faire de la mienne, par exemple ? Il n'y a plus de journaux ; par conséquent, ma vocation n'a plus de sens.

– Et comme il n'y a plus rien à chasser, comme il n'y a plus de guerre en perspective, a renchéri lord John, ma vocation à moi aussi n'a plus de sens.

– Et comme il n'y a plus d'étudiants, s'est écrié Summerlee, que dirai-je de la mienne ?

– Moi, j'ai mon mari et ma maison, a déclaré Mme Challenger. Ainsi je puis bénir le Ciel : ma vocation n'est pas tuée.

– La mienne non plus, a dit Challenger. Car la science n'est pas morte. Cette catastrophe nous offrira quantité de problèmes passionnants à résoudre.

Il avait ouvert toutes les fenêtres et nous regardions le paysage muet et immobile.

« Réfléchissons ! a-t-il ajouté. Il était trois heures environ, hier après-midi, quand le monde a été ceinturé de poison au point d'en étouffer. Il est maintenant neuf heures. La question qui se pose est celle-ci : à quelle heure avons-nous été libérés ?

– L'air était très mauvais à l'aube, ai-je fait remarquer.

– Plus tard encore ! s'est écriée Mme Challenger. Jusqu'à huit heures ce matin, j'ai distinctement ressenti le même étouffement dans ma gorge.

– Alors nous dirons que le poison a disparu un peu après huit heures. Pendant dix-sept heures, le monde a donc baigné dans l'éther empoisonné. Ce laps de temps a permis au Grand Jardinier de stériliser la moisissure humaine qui avait poussé sur la surface de ses fruits. Il est possible que cette stérilisation ait été imparfaite, qu'il y ait sur la terre d'autres survivants.

Lord John a approuvé avec vigueur.

– Voilà ce que je me demandais. Pourquoi serions-nous les seuls cailloux sur la plage ?

Summerlee a protesté :

– Il est absurde de supposer que d'autres hommes aient pu s'en tirer ! Rappelez-vous que le poison était si virulent que même un homme aussi fort qu'un bœuf et parfaitement dépourvu de nerfs comme Malone a pu à peine grimper l'escalier avant de tomber évanoui. Est-il vraisemblable que quelqu'un ait pu résister dix-sept minutes de plus ? Quant à dix-sept heures…

– À moins que ce quelqu'un n'ait vu arriver la catastrophe et ne s'y soit préparé comme l'a fait notre vieil ami Challenger.

– Cela est, je crois, hautement improbable ! a déclaré le professeur en projetant sa barbe en avant et en la laissant retomber. La combinaison de l'observation de la déduction, et de l'imagination d'anticipation qui m'a permis de prévoir le danger est un chef-d'œuvre qu'on voit rarement deux fois réussi dans la même génération.

– Vous concluez donc que tout le monde est mort ?

– Sans doute. Rappelons-nous cependant que le poison agissait d'en bas vers le haut ; il était probablement moins viru-

lent dans les couches supérieures de l'atmosphère. C'est étrange, certes, mais c'est ainsi ; et nous avons là pour l'avenir un terrain d'études fascinant. En admettant que nous partions à la recherche de survivants possibles, nous aurions peut-être intérêt à nous tourner du côté d'un village tibétain ou d'une ferme des Alpes, à plusieurs milliers de mètres au-dessus du niveau de la mer.

– Oui ! a souri lord John. Mais considérez aussi, je vous prie, qu'il n'existe plus de chemins de fer ni de paquebots à votre disposition. Autant donc parler de survivants dans la lune !... Je voudrais tout de même bien savoir si ce match avec le poison est réellement terminé ou si nous n'en sommes qu'à la mi-temps.

Summerlee s'est tordu le cou pour embrasser tout l'horizon.

– Évidemment le ciel est clair et très beau, a-t-il murmuré non sans scepticisme. Mais hier il l'était aussi. Je ne suis pas du tout certain que nous en ayons terminé.

Challenger a haussé ses robustes épaules :

– Dans ce cas, revenons à notre fatalisme. Si auparavant le monde a déjà subi cette expérience – hypothèse qui n'est pas à exclure absolument – c'était il y a fort longtemps. Par conséquent, nous pouvons raisonnablement espérer qu'il s'écoulera beaucoup de temps avant qu'elle ne se reproduise.

– Tout ça est très joli ! a répondu lord John. Mais si vous êtes secoué par un tremblement de terre, un deuxième peut parfaitement survenir avant que vous ne soyez remis du premier. Je pense qu'en tout état de cause nous ferions bien de nous dégourdir les jambes et de respirer le bon air pendant que nous en

avons l'occasion. Puisque nous avons épuisé notre oxygène, nous serons aussi bien dehors que dedans.

Elle était bizarre, cette léthargie qui s'était abattue sur nous ! Elle traduisait une réaction consécutive aux fortes émotions de nos dernières vingt-quatre heures. Elle était tout à la fois physique et mentale. Nous vivions sous l'impression que plus rien n'avait d'importance, que tout était une fatigue ou un exercice inutile. Challenger lui-même y avait succombé : il était assis sur sa chaise et il avait enfoui son visage dans ses mains. Il a fallu que lord John et moi le saisissions chacun par un bras et le mettions sur ses pieds ; en guise de remerciements, nous n'avons d'ailleurs reçu qu'un grognement de dogue en colère. Toutefois, à peine nous sommes-nous trouvés hors de notre étroit refuge que nous avons récupéré graduellement notre énergie.

Mais par quoi allions-nous commencer, au sein de ce cimetière universel ? Depuis que le monde est monde, personne n'avait eu sans doute à répondre à pareille question ! Nous savions que nos besoins physiques seraient satisfaits au-delà même du nécessaire. Nous n'avions qu'à nous servir : toutes les ressources en vivres, tous les vins, tous les trésors des arts nous appartenaient désormais. Mais qu'allions-nous faire ? Quelques tâches mineures nous requéraient immédiatement. Ainsi, nous sommes descendus à la cuisine pour allonger les deux domestiques sur leurs lits respectifs. Elles avaient l'air de ne pas avoir souffert en mourant : l'une était assise sur une chaise, l'autre gisait sur le plancher de l'arrière-cuisine. Puis nous avons amené dans la maison le corps du pauvre Austin. Ses muscles étaient aussi rigides qu'une planche : la *rigor mortis* dans toute son inflexibilité. Sa bouche tordue dessinait un sourire ironique, sardonique. C'était d'ailleurs le symptôme qui se retrouvait sur tous ceux qui étaient morts empoisonnés. Partout où nous allions, nous découvrions des visages grimaçants, qui souriaient silencieusement et sinistrement aux survivants de leur espèce.

Pendant que nous partagions un petit repas dans la salle à manger, lord John avait marché de long en large ; puis il s'est arrêté pour nous dire :

« Écoutez ! J'ignore quel est votre sentiment, mes amis, mais quant à moi il m'est impossible de m'asseoir ici sans rien faire.

Challenger a haussé le sourcil :

– Peut-être aurez-vous la bonté de nous suggérer ce que vous pensez que nous devrions faire ?

– Nous mettre en route et voir ce qui est arrivé.

– C'est ce que je me proposais de faire.

– Mais pas dans ce petit village de campagne. De la fenêtre, nous voyons du pays tout ce que nous désirons voir.

– Et alors, où irions-nous ?

– À Londres !

– Fort bien ! a grogné Summerlee. Cela peut vous être égal de marcher pendant soixante-cinq kilomètres ! Mais je doute que Challenger, avec ses jambes courtes et arquées, puisse le faire. Quant à moi, je suis parfaitement sûr que je ne le pourrais pas.

Challenger a été très contrarié.

– Si vous pouviez faire en sorte, monsieur, de limiter le champ de vos observations aux particularités de votre propre

personne, vous y découvririez un terrain fertile en commentaires !

– Mais je n'avais pas l'intention de vous offenser, mon cher Challenger ! s'est écrié notre gaffeur. Personne ne peut être tenu pour responsable de son physique. Puisque la nature vous a gratifié d'un corps trapu et lourd, comment auriez-vous évité d'avoir des jambes courtes et arquées ?

Trop furieux pour répondre, Challenger s'est contenté de rougir, de battre des paupières et de gronder. Lord John s'est hâté d'intervenir :

– Vous parlez de marcher. Mais pourquoi marcher ?

– Nous suggéreriez-vous de prendre le train ? a demandé Challenger, encore frémissant.

– Non, mais votre voiture. Pourquoi ne pas nous en servir ?

– Je ne m'y entends guère, a répondu Challenger en réfléchissant dans sa barbe. Mais tout de même, vous avez raison de supposer que l'intelligence humaine, qui s'exerce habituellement dans ses manifestations les plus élevées, devrait être suffisamment souple pour s'adapter à n'importe quoi. Votre idée, lord John, est excellente. Je vous conduirai tous à Londres.

– Vous ne conduirez rien du tout ! a protesté Summerlee énergiquement.

– Non, George ! s'est exclamée Mme Challenger. Tu n'as essayé qu'une fois de conduire : rappelle-toi comment tu as fracassé la porte du garage !

– C’était un manque momentané de concentration, a convenu de bonne grâce le professeur. Considérez l’affaire comme réglée : je vais tous vous conduire à Londres.

Lord John a détendu la situation :

– Quelle voiture avez-vous ?

– Une Humber 20 CV.

– Eh bien ! j’en ai conduit une pendant des années… Mais je vous jure que jamais je n’aurais pensé qu’un jour je conduirais toute la race humaine dans une seule Humber ! Il y a place pour cinq. Préparez-vous : je vous attends devant la porte à dix heures.

Ronronnante et pétaradante, la voiture sortait à l’heure dite de la cour, avec lord John au volant. Je me suis assis à côté de lui tandis que Mme Challenger servait de tampon entre les deux savants courroucés. Puis lord John a desserré le frein, passé rapidement ses vitesses, et nous sommes partis à toute allure pour la plus extravagante des promenades.

Représentez-vous le charme de la nature en cette journée d’août, la douceur de l’air matinal, l’éclat doré du soleil d’été, le ciel sans nuages, le vert luxuriant des bois du Sussex, la pourpre sombre des dunes vêtues de bruyères. Regardez tout autour de vous : la beauté haute en couleur de ces lieux bannit toute idée de catastrophe ; et pourtant celle-ci trahit sa présence par un signe sinistre : le silence solennel qui plane sur toutes choses. À la campagne, il y a toujours un aimable bourdonnement de vie : si constant, si grave qu’on cesse de l’entendre ; les riverains de l’océan ne prêtent pas davantage attention à l’incessant murmure des vagues. Le gazouillis des oiseaux, le vrombissement des insectes, l’écho lointain des voix, le meuglement du bétail, les aboiements des chiens, le grondement des trains ou des voi-

tures : tout cela forme une seule note basse, ininterrompue, que l'oreille ne perçoit même plus. Maintenant, elle nous manque. Ce silence mortel est étouffant. Il est si grave, si impressionnant que la pétarade de notre moteur nous paraît une intrusion impudente, un mépris indécent à l'égard de ce calme respectueux qui sonne le glas inaudible de l'humanité.

Et puis voici les morts ! Ces innombrables visages tirés qui grimacent un sourire nous font d'abord frémir d'horreur. L'impression est si vive et si forte que je garderai toujours en mémoire cette descente vers la gare : nous passons à côté de la gouvernante et des deux bébés, du cheval agenouillé la tête pendante entre ses brancards, du cocher tordu sur son siège, du jeune homme cramponné à la poignée de la portière pour sauter. Un peu plus bas, il y a six moissonneurs en tas, entremêlés, avec des yeux vides qui interrogent sans comprendre la pureté du ciel. Mais bientôt, nos nerfs surexcités ne réagissent plus : l'immensité de l'horreur fait oublier des exemples particuliers. Les individus se fondent dans des groupes, les groupes dans des foules, les foules dans un phénomène universel que l'on est bien obligé d'accepter dans tous ses détails. Ce n'est que par places, quand un incident particulièrement émouvant ou grotesque s'impose à l'attention, que l'esprit bouleversé retrouve la signification humaine et personnelle de la catastrophe.

Il y a surtout les enfants. Je me rappelle encore combien leur spectacle nous a remplis de ressentiment contre une injustice insupportable. Nous avons failli pleurer et Mme Challenger a pleuré en passant devant une grande école : sur la route étaient éparpillés en une longue traînée d'innombrables petits corps. Les enfants avaient été renvoyés par leurs maîtres affolés, et le poison les avait surpris quand ils couraient pour rentrer à la maison. Un grand nombre de gens avaient été saisis devant leurs fenêtres ouvertes. Dans Tunbridge Wells, il n'y en avait pas une qui ne fût décorée d'un cadavre souriant. Le manque d'air, le désir d'oxygène que nous seuls avions pu satisfaire

avaient précipité tous les habitants à leurs fenêtres. Les trottoirs également étaient jonchés d'hommes, de femmes et d'enfants, sans chapeaux, parfois à demi vêtus, qui s'étaient rués hors de chez eux. Beaucoup s'étaient effondrés au milieu de la chaussée. Par chance, lord John s'affirmait comme un as du volant : rien n'était plus difficile que d'éviter ces corps étendus. Il nous fallait aller très lentement en traversant les villages et les villes ; une fois à Tunbridge, nous avons dû nous arrêter et déplacer les corps qui entravaient notre progression.

Quelques images précises de ce long panorama de la mort sur les routes du Sussex et du Kent demeurent dans ma mémoire. À la porte d'une auberge, à Southborough, une grosse voiture étincelante était arrêtée ; elle transportait sûrement des gens qui revenaient d'une partie de plaisir à Brighton ou à Eastbourne ; il y avait trois femmes joliment habillées, jeunes et belles ; l'une d'elles tenait un pékinois sur ses genoux ; elles étaient accompagnées d'un homme âgé qui avait une tête de noceur, et d'un jeune aristocrate qui portait encore à l'œil son monocle et dont la cigarette, brûlée jusqu'au bout de liège, était demeurée entre ses doigts gantés. La mort, qui avait dû les frapper au même instant, les avait fixés comme des mannequins de cire. L'homme âgé avait fait un effort pour déboutonner son col et respirer, mais les autres auraient aussi bien pu mourir en dormant. Sur un côté de la voiture, un maître d'hôtel s'était affaissé avec des verres en miettes contre le marchepied. De l'autre, deux vagabonds en haillons, un homme et une femme, gisaient là où ils étaient tombés ; l'homme avec sa main tendue, semblait demander l'aumône pour l'éternité. En une seconde, l'aristocrate, le maître d'hôtel, les vagabonds, le chien et les jolies femmes avaient été transformés en protoplasme en décomposition.

Je me rappelle une autre scène singulière, à quelques kilomètres de Londres. Sur la gauche, il y avait un grand couvent avec une pente gazonnée qui le séparait de la route. La pente

était couverte d'enfants agenouillés en prières. Devant eux se tenaient des bonnes sœurs sur un rang et plus haut, silhouette rigide, sans doute la mère supérieure. Contrairement aux joyeux occupants de la voiture, ceux-là semblaient avoir été avertis du péril et ils étaient morts magnifiquement réunis, maîtresses et élèves, rassemblés pour une dernière leçon commune.

J'ai l'esprit encore étourdi par cette terrible promenade et je cherche en vain le moyen d'exprimer l'émotion qui nous accablait. Peut-être vaut-il mieux ne pas essayer et me contenter d'exposer les faits. Summerlee et Challenger eux-mêmes étaient effondrés. Mme Challenger laissait échapper de petits sanglots. Quant à lord John, il était trop préoccupé par son volant, et il n'avait ni le temps ni le goût de parler. Il se bornait à répéter inlassablement :

« Joli travail, hein ?

Cette exclamation, à force d'être répétée, me faisait sourire.

« Joli travail, hein ?

Quel commentaire pour ce jour de mort ! Mais lord John l'exprimait chaque fois que la mort et des ruines se dressaient devant nous. « Joli travail, hein ? » quand nous descendions de Rotherfield vers la gare. « Joli travail, hein ? » quand nous défilions dans ce désert qu'était devenue la grande rue de Lewisham, ou sur la route du vieux Kent.

C'est ici que nous avons reçu un choc stupéfiant. De la fenêtre d'une humble maison apparut un mouchoir qui s'agitait au bout d'un bras humain long et mince. Jamais l'apparition d'une mort imprévue n'aurait arrêté puis fait repartir nos cœurs avec plus de brutalité que cette ahurissante manifestation de vie. Lord John a rangé la voiture le long du trottoir ; l'instant d'après, nous foncions par la porte ouverte de la maison, grim-

pions l’escalier et pénétrions dans la pièce du deuxième étage d’où le signal avait jailli.

Une très vieille femme était assise dans un fauteuil, auprès de la fenêtre ; à côté d’elle, allongée en travers d’une chaise, il y avait une bouteille d’oxygène, plus petite, mais de la même forme que celles qui nous avaient sauvé la vie. Quand nous avons franchi son seuil, elle a tourné vers nous sa figure maigre, allongée, avec des yeux vifs derrière des lunettes.

– Je craignais d’être abandonnée ici pour toujours ! nous a-t-elle dit. Je suis infirme et je ne puis bouger.

– Eh bien ! madame, a répondu Challenger, vous avez eu une chance inouïe que nous soyons passés par là !

– J’ai une question très importante à vous poser, messieurs. Je vous supplie d’être francs. Pouvez-vous me dire si ces événements ont eu une répercussion sur les cours de la Bourse et notamment sur les actions des chemins de fer britanniques ?

Nous aurions éclaté de rire si nous n’avions pas été frappés par l’anxiété tragique avec laquelle elle attendait notre réponse. Mme Burston, c’était son nom, était une veuve âgée dont le revenu dépendait de quelques actions de Bourse. Sa vie avait été jalonnée par les hauts et les bas de la Bourse, et elle était incapable de se former une conception de l’existence où n’entrait pas en jeu la cotation de ses actions. En vain avons-nous essayé de lui représenter que tout l’argent du monde était à prendre, mais qu’une fois pris il ne servirait à rien. Son vieil esprit se refusait à admettre cette idée nouvelle. Elle s’est mise à pleurer :

« C’était tout ce que je possédais ! répétait-elle. Si je l’ai perdu, je peux bien mourir !

De ses lamentations nous avons néanmoins extrait les motifs de ce fait étrange qu'une vieille plante comme elle avait survécu à la mort de toute la grande forêt. Elle était infirme et asthmatique. L'oxygène lui avait été prescrit pour son asthme, et elle avait auprès d'elle une bouteille pleine quand la catastrophe s'était produite. Naturellement, dès qu'elle avait éprouvé des difficultés à respirer, elle en avait aspiré un peu comme à l'accoutumée. L'oxygène l'avait soulagée ; en en prenant parcimonieusement, elle avait fait durer la bouteille toute la nuit. Au matin, elle s'était endormie et le bruit de notre moteur l'avait réveillée. Comme il nous était impossible de l'emmener avec nous, et comme elle disposait de tout ce qui lui était nécessaire pour vivre, nous lui avons promis de revenir la voir avant deux jours. Et nous l'avons quittée : elle pleurait encore sur ses actions perdues.

En approchant de la Tamise, l'embouteillage des rues augmentait de densité et les obstacles les plus divers nous déroutaient. Nous avons eu beaucoup de mal à nous frayer un passage sur le pont de Londres. Mais ensuite il nous a été impossible d'avancer, tant la circulation immobilisée était serrée. Le long d'un wharf, près du pont, un bateau se consumait : l'air était plein de flocons de suie ; une acre odeur de brûlé nous prenait à la gorge. Quelque part près du Parlement s'échappait un gros nuage de fumée opaque, mais nous n'avons pas pu repérer exactement l'endroit où l'incendie avait éclaté.

– Je ne sais pas ce que vous en pensez, a dit lord John en rangeant la voiture, mais la campagne me semble moins triste que la ville. La mort de Londres me porte sur les nerfs. Je suis d'avis que nous jetions un coup d'œil aux alentours et que nous rentrions à Rotherfield.

Le professeur Summerlee a approuvé :

– Je ne vois vraiment pas ce que nous pouvons espérer ici !

La grande voix de Challenger a curieusement retenti au sein du silence qui nous environnait :

« En même temps, il nous est difficile de concevoir que sur sept millions d'habitants, seule survit une vieille femme grâce à une particularité de constitution ou à un accident quelconque.

– En admettant qu'elle ne soit pas la seule et qu'il y ait d'autres survivants, George, Comment espérer les découvrir ? a questionné Mme Challenger. Toutefois, je pense comme vous : nous ne pouvons pas rentrer sans avoir au moins essayé.

Nous sommes alors sortis de la voiture et, non sans difficulté, nous avons cheminé sur la chaussée encombrée de King William Street, puis nous avons pénétré dans un grand bureau d'assurances par la porte ouverte. C'était une maison d'angle ; nous l'avions choisie parce qu'elle permettait de voir dans toutes les directions. Nous avons grimpé l'escalier et nous avons traversé ce qui avait dû être la salle du conseil d'administration, car huit hommes âgés étaient assis autour d'une longue table à tapis vert. La fenêtre était ouverte et nous nous sommes glissés sur le balcon. De là, nous pouvions voir les rues de la City qui partaient dans toutes les directions ; en dessous de nous, la route était noire d'un trottoir à l'autre, avec la file immobile des toits des taxis. Presque tous étaient tournés vers la banlieue, les hommes de la City, épouvantés, avaient au dernier moment tenté l'impossible pour rejoindre leurs familles. Ici et là, parmi des fiacres plus modestes, s'allongeaient les capots brillants de somptueuses voitures appartenant à quelques riches magnats des affaires, coincées dans le flot du trafic interrompu. Juste sous nos yeux, il y en avait une extrêmement luxueuse, dont le propriétaire, un gras vieillard, avait passé la moitié du corps hors de la portière ; à voir la main potelée étincelante de diamants qu'il levait encore, on devinait qu'il avait dû ordonner à

son chauffeur de faire un suprême effort pour se frayer un passage.

Une douzaine d'autobus se dressaient comme des îlots dans ce courant : les voyageurs entassés sur les impériales avaient culbuté les uns sur les autres ; on aurait dit un jeu d'enfants dans une nursery. Sur le socle d'un lampadaire, au milieu de la route, un solide policeman se tenait appuyé contre le pilier : son attitude était si naturelle qu'il était difficile de réaliser qu'il n'était plus en vie ; à ses pieds était affalé un petit vendeur de journaux déguenillé, son tas de papiers à côté de lui. Une affichette se détachait, sur laquelle était écrit en lettres noires sur fond jaune : « Bagarre à la Chambre des lords. Un match de rugby interrompu ». Cela devait être une première édition, car d'autres placards portaient en manchette : « Est-ce la fin du monde ? – L'avertissement d'un grand savant – Challenger avait-il raison ? – Nouvelles sinistres. »

Challenger a montré du doigt le placard qui arborait son nom, et je l'ai vu qui bombait le torse et qui frappait sa barbe. La pensée que Londres était mort en prononçant son nom et en ayant ses idées dans la tête flattait sa vanité. Les sentiments étaient si visibles qu'ils ne pouvaient manquer de susciter un commentaire sardonique de son collègue.

– En vedette jusqu'à la fin, Challenger !

– On dirait ! s'est-il borné à répondre.

Il a regardé en bas, vers toutes ces rues silencieuses et vouées à la mort ; après quoi il a ajouté :

« Je ne vois vraiment pas pourquoi nous resterions plus longtemps à Londres. Je vous propose que nous rentrions de suite à Rotherfield, où nous tiendrons un conseil de guerre pour

déterminer l'emploi le plus profitable des années qui sont encore devant nous.

Je peindrai une dernière scène de la City morte. Nous avons voulu jeter un coup d'œil à l'intérieur de l'église Sainte-Marie, tout près de l'endroit où notre voiture nous attendait. Choisissant notre chemin parmi les formes prostrées sur les marches, nous avons poussé la porte et nous sommes entrés. C'était un spectacle extraordinaire ! D'un bout à l'autre l'église était pleine à craquer de gens agenouillés dans des poses de supplication et d'humilité. Au dernier et terrible moment, le peuple soudain mis en présence des réalités de la vie – ces réalités terrifiantes auxquelles nous sommes livrés même quand nous n'en suivons que les apparences – s'était rué vers ces vieilles églises de la City qui depuis des générations étaient presque désertées. Là les hommes et les femmes s'étaient serrés aussi près que cela leur avait été possible en tombant à genoux ; certains étaient dans un si grand trouble qu'ils avaient gardé leur chapeau sur la tête. Dans la chaire, un jeune homme en tenue de ville était sans doute en train de leur parler quand lui et ses auditeurs avaient été submergés par le même destin. Il gisait à présent, tel Polichinelle sur son théâtre, avec la tête et les bras qui pendaient par-dessus le rebord. L'église grise et poussiéreuse, les rangs des fidèles agonisants, le silence et l'obscurité, ce pantin disloqué… quel cauchemar ! Nous sommes sortis sur la pointe des pieds.

Et soudain, j'ai eu une idée. À l'un des angles de l'église, près de la porte, il y avait les fonts baptismaux, et derrière eux un renfoncement assez profond où pendaient les cordes pour les sonneurs de cloches. Pourquoi ne diffuserions-nous pas un message qui serait entendu de tout Londres… du moins de tous ceux qui pourraient vivre encore ? J'ai retraversé la porte, j'ai couru, et je me suis cramponné à la corde de chanvre : j'ai été tout étonné de découvrir qu'il était très difficile de mettre le carillon en branle. Lord John, qui m'avait suivi, a retiré sa veste :

– Mon vieux bébé, m'a-t-il dit, vous avez eu une riche idée ! Je m'y mets avec vous, nous réussirons bien à la faire danser, cette cloche…

Mais même à deux, nous n'avons pas réussi. Challenger et Summerlee durent ajouter leur poids au nôtre pour que nous entendions enfin le grondement et le résonnement au-dessus de nos têtes : le grand battant se décidait à jouer sa musique. Loin par-delà Londres anéanti résonnait notre message de fraternité et d'espoir, qui s'adressait à tout survivant possible. Il réchauffait nos cœurs, cet appel puissant, métallique ! Et nous tirions de toutes nos forces, à chaque traction sur la corde, nous étions arrachés du sol d'un demi-mètre, mais tous ensemble nous la ramenions en bas ; Challenger était presque couché par terre tant il s'employait, il montait, il redescendait à l'horizontale comme une monstrueuse grenouille mugissante, et il ahanait chaque fois qu'il tirait. Le moment aurait été bien choisi pour qu'un artiste exécutât le tableau de ces quatre chevaliers de l'aventure, de ces compagnons de combats où les dangers furent aussi divers qu'étranges ; leur destin leur imposait maintenant cette expérience suprême !… Pendant une demi-heure nous avons sonné les cloches ; la sueur inondait nos visages ; nos bras et nos reins nous faisaient mal. Et puis nous sommes sortis sous le portail, nous avons guetté les rues embouteillées et silencieuses. En réponse à notre appel, pas un bruit, pas un mouvement !

– Inutile de continuer ! Tout est mort ! ai-je crié.

Et Mme Challenger a confirmé :

– Nous ne pouvons rien faire de plus. Pour l'amour de Dieu, George, rentrons à Rotherfield ! Une heure encore dans cette City muette et morte, et je deviens folle !

Sans un mot, nous avons réintégré la voiture. Lord John lui a fait faire demi-tour et nous avons pris la route du Sud. Le film de nos aventures nous semblait terminé. Nous ne pouvions pas supposer qu'un nouvel épisode allait commencer.

CHAPITRE VI

Le grand réveil

J'en viens maintenant à la conclusion de cette extraordinaire aventure qui éclipse toutes les autres, non seulement celles de nos médiocres existences individuelles, mais encore celles de l'histoire générale de l'espèce humaine. Comme je l'ai dit au début de mon récit lorsque j'ai commencé à retracer les faits, voilà une expérience qui surpasse tous les événements comme une cime de montagne s'élève au-dessus des contreforts qui l'entourent. Notre génération est promise à un destin bien spécial puisqu'elle a été choisie pour témoigner d'une chose aussi miraculeuse ! L'avenir seul nous dira combien de temps l'effet en aura duré, jusqu'à quand l'humanité aura conservé l'humilité et le respect que ce grand choc lui a enseignés. Il est normal d'écrire, je crois, que les choses ne redeviendront jamais ce qu'elles étaient avant. Personne ne peut réaliser l'étendue de son impuissance et de son ignorance, ni sentir comment il est soutenu par une main invisible tant que cette main ne se referme pas un instant pour le broyer. La mort a été suspendue au-dessus de nos têtes. Nous savons qu'à tout moment elle peut revenir. Sa présence lugubre assombrit nos existences ; mais qui peut nier que sous cette ombre le sens du devoir, le sentiment de la responsabilité, une juste appréciation de la gravité de la vie et de ses fins, l'ardent désir de nous développer et de progresser se sont accrus, et que nous avons fait entrer toutes ces considérations dans nos réalités quotidiennes au point que notre société en est transformée du tout au tout ? Par-delà les sectarismes, par-delà les dogmes, quelque chose existe : disons un changement de perspectives, une modification de notre échelle des

proportions, la compréhension de notre insuffisance et de notre fragilité, la certitude formelle que nous existons par tolérance, que notre vie est suspendue au premier vent un peu froid qui souffle de l'inconnu. Mais de ce que le monde est devenu plus grave, il ne s'ensuit pas, selon moi, qu'il soit devenu plus triste. Sûrement, nous convenons que les plaisirs sobres et modérés du présent sont plus profonds et plus sages que les folles bousculades bruyantes qui passaient si souvent pour la joie dans les temps d'autrefois – ces temps si proches et pourtant si inconcevables aujourd'hui ! Les existences, dont on gaspillait le vide dans les visites qu'on recevait et qu'on rendait, dans le vain entretien fastidieux des grandes maisons, dans la préparation de repas compliqués et pénibles, ont maintenant trouvé à se remplir sainement dans la lecture, la musique, et la douce communion de toute une famille. Des plaisirs plus vifs et une santé plus florissante les ont rendues plus riches qu'auparavant, même après qu'aient été acquittées ces contributions accrues au fonds commun qui a ainsi élevé le standard de vie dans les îles Britanniques.

Les opinions divergent sur l'heure exacte du grand réveil. On s'accorde généralement pour admettre que, compte tenu des différences d'heures, il a pu y avoir des causes locales qui influençaient l'action du poison. Assurément, dans chaque commune prise à part, la résurrection a été pratiquement simultanée. De nombreux témoins affirment que Big Ben marquait six heures dix. La Société royale des astronomes l'a fixée à dix heures douze à l'heure de Greenwich. D'autre part, Laird Johnson, observateur très compétent de l'East Anglia, a noté dix huit heures vingt. Aux Hébrides, on l'enregistra à dix neuf heures. Dans notre cas, il ne peut y avoir aucun doute, car j'étais assis dans le bureau de Challenger et j'avais en face de moi mon chronomètre : il marquait six heures et quart.

Une incommensurable dépression s'était abattue sur moi. L'effet cumulatif de tous les spectacles horribles que nous

avions vus au cours de notre voyage du matin pesait lourdement sur mon âme. Étant donné ma santé surabondante de jeune animal et ma grande énergie physique, je ne me laissais jamais assombrir facilement ! Je possédais la faculté irlandaise de discerner toujours une étincelle d'humour dans n'importe quelle situation bien noire. Mais pour une fois j'étais oppressé, découragé. Les autres se trouvaient en bas, ils bâtissaient des projets d'avenir. Moi, j'étais allé près de la fenêtre ouverte, et le menton appuyé dans ma main, je méditais sur la misère de notre position. Pourrions-nous continuer à vivre ? Du moins, c'était la question que je me posais pour moi-même. Était-il possible de vivre sur un monde mort ? De même qu'en physique le corps le plus grand attire et entraîne le plus petit, ne subirions-nous pas l'insurmontable puissance d'attraction de cette immense humanité qui avait fait le saut dans l'inconnu ? Et comment notre vie se terminerait-elle ? Par un retour offensif du poison ? Ou bien la terre deviendrait-elle inhabitable sous l'effet du pourrissement des corps ? Et je redoutais aussi que notre affreuse situation ne finît par nous faire perdre notre équilibre mental… Alors, une équipe de fous sur un monde mort ? Mon esprit était en train de se nourrir de cette déplorable perspective lorsqu'un bruit léger m'a fait tourner la tête vers la route en dessous de moi : le vieux cheval du fiacre montait la côte !

Au même instant, j'ai pris conscience que les oiseaux recommençaient à gazouiller, que dans la cour quelqu'un toussait, et que tout le paysage semblait se mettre en mouvement. Mais je me rappelle bien que c'est cette antique haridelle, absurde, décharnée, grotesque, qui a capté d'abord mon attention. Puis mes yeux se sont portés vers le cocher remonté sur son siège, vers le jeune homme qui était penché par la portière pour ordonner une direction à prendre : indiscutablement – agressivement ! – ils étaient rendus à la vie.

Les hommes s'étaient remis à vivre ! Avais-je donc subi alors une hallucination ? Cette histoire d'une ceinture empoi-

sonnée autour de la terre n'aurait-elle été qu'un cauchemar ? Pendant quelques instants, ahuri, j'ai été disposé à le croire. Puis j'ai regardé mes mains : il y avait toujours les ampoules que je m'étais faites en sonnant les cloches de Sainte Marie. Je n'avais pas rêvé. Et cependant le monde ressuscitait : c'était la marée de la vie qui cette fois submergeait la planète. Mes regards fouillaient la campagne : tout recommençait, tout repartait de l'endroit même où tout s'était arrêté. Les joueurs de golf, par exemple : allaient-ils reprendre leur partie ? Oui, l'un d'eux exécutait un drive ; d'autres, sur un green, se remettaient à putter vers le trou. Quant aux moissonneurs, ils se dirigeaient lentement vers les champs. La gouvernante avait hissé sur un bras son bébé, et de l'autre elle poussait la petite voiture vers le haut de la côte. Chacun renouait avec insouciance le fil de sa vie à l'endroit même où il avait été cassé.

J'ai dévalé l'escalier, mais la porte du vestibule était ouverte, et j'ai entendu dans la cour les voix de mes compagnons, leurs exclamations de surprise, leurs congratulations… Ah ! les poignées de main que nous avons échangées, et ces rires ! Mme Challenger, dans son émotion, nous a tous embrassés avant de se jeter dans les pattes d'ours de son mari.

– Mais enfin, ils n'étaient pas endormis ! s'est écrié lord John. Au diable tout cela, Challenger ! Vous croyez, vous, que ces gens dormaient avec les yeux ouverts, leurs membres rigides, et cet affreux sourire grimaçant sur le visage ?

– Ils étaient sans doute tombés en catalepsie, a répondu Challenger. C'est un phénomène assez rare, qu'autrefois on a souvent confondu avec la mort. Pendant que le sujet est dans cet état, sa température tombe, la respiration disparaît, le battement du cœur est imperceptible… En fait, c'est la mort, avec cette différence que c'est une mort provisoire. L'intelligence la plus compréhensive…

Ici, il a fermé les yeux et a souri avec suffisance.

–... aurait eu du mal à concevoir une catalepsie universelle éclatant sous cette forme.

– Vous pouvez l'appeler catalepsie, a fait observer Summerlee. Mais en somme, c'est un nom, rien de plus ! Et nous ne connaissons pas davantage ses effets que le genre de poison qui l'a provoquée. Tout ce que nous pouvons dire se borne à ceci : l'éther vicié a provoqué une mort provisoire.

Austin était assis sur le marchepied de la voiture. C'était sa toux que j'avais entendue tout à l'heure. Il avait gardé le silence tout en se frictionnant la tête, mais maintenant il marmonnait en contemplant la voiture.

– Jeune imbécile ! grommela-t-il. Il faut toujours qu'il touche à quelque chose !

– Qu'est-ce qu'il y a, Austin ?

– L'huile coule, monsieur. Quelqu'un s'est amusé avec la voiture. Je pense que c'est le gosse du jardinier, monsieur.

Lord John a pris un air coupable.

« Je ne sais pas ce qui cloche, a poursuivi Austin, en se mettant péniblement debout. Je me rappelle que je me suis senti devenir bizarre pendant que je lavais la voiture. Je crois que je suis tombé sur le marchepied. Mais je jure bien que j'avais pensé à l'huile !

Un récit succinct des événements lui a alors été fait ; Austin a appris du même coup ce qui lui était arrivé, à lui et au monde entier. Le mystère de l'huile lui a été expliqué. Il nous a écoutés en manifestant un mépris visible pour l'amateur qui avait

conduit sa voiture, mais un très vif intérêt pour le compte rendu de notre voyage dans la City endormie. Je me souviens de son commentaire :

– Vous vous êtes donc trouvé près de la Banque d'Angleterre, monsieur ?

– Oui, Austin.

– Et il y avait tous ces millions à l'intérieur, et tout le monde dormait ?

– Mais oui, Austin !

– Et je n'étais pas là ! a-t-il gémi avant de se détourner pour reprendre son tuyau d'arrosage.

Des roues ont grincé sur le gravier. Le vieux fiacre s'est arrêté devant la porte de Challenger. J'ai vu le jeune occupant en sortir. Un instant plus tard, la bonne, qui semblait aussi ahurie que si on l'avait arrachée au sommeil le plus profond, a apporté sur un plateau une carte de visite. Quand il l'a lue, Challenger a reniflé avec férocité, et son épaisse barbe noire s'est agitée.

– Un journaliste ! a-t-il rugi.

Puis un sourire méprisant a élargi sa bouche :

– Après tout, il est naturel que le monde entier soit pressé d'apprendre ce que je pense d'un tel événement !

– Ce n'est certainement pas là l'objet de sa course, a dit Summerlee, car votre journaliste était déjà sur la route dans son fiacre avant que ne commençât la catastrophe.

J’ai pris la carte et j’ai lu : « James Baxter, correspondant à Londres du *New York Monitor* ».

– Le verrez-vous ? ai-je demandé.

– Pas moi !

– Oh ! George ! Tu devrais être plus sociable, plus aimable ! Est-il possible que tu n’aies tiré aucune leçon de cette aventure ?

– Tut, tut ! s’est-il borné à répondre en secouant sa tête aussi volumineuse qu’entêtée.

Et puis il a explosé :

« Une engeance empoisonnée, eh ! Malone ? La pire espèce de la civilisation moderne ! Un instrument de charlatanisme, l’obstacle à tout progrès humain ! Quand les journalistes ont-ils jamais dit une bonne parole sur mon compte ?

– Et vous ? Quand avez-vous jamais tenu un propos équitable sur leur compte ? ai-je répliqué. Voyons, monsieur, c’est un étranger qui s’est déplacé pour vous voir. Je suis sûr que vous ne le décevrez pas.

– Bon, bon ! a-t-il grommelé. Venez avec moi, et parlez en mon nom. Par avance, je proteste contre une intrusion aussi offensante dans ma vie privée.

Grognant, grondant, il m’a suivi comme un dogue en colère.

Le jeune Américain était tiré à quatre épingles ; il a sorti son carnet de notes, et à pieds joints il a sauté dans le sujet.

– Je suis venu, monsieur, parce que notre peuple, aux États-Unis, désire être averti du danger qui, selon vous, menace grandement le monde.

– Je ne connais pas de danger qui menace grandement le monde, a répondu Challenger d'une voix bourrue.

Le journaliste l'a dévisagé avec étonnement.

– Je veux parler, monsieur, de l'éventualité, selon laquelle le monde pourrait être enveloppé d'une ceinture d'éther empoisonné.

– Je ne redoute à présent aucun danger de ce genre.

La perplexité du journaliste s'est visiblement accrue.

– Vous êtes bien le Pr Challenger, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur.

– Alors je ne peux pas comprendre comment vous pouvez dire qu'un tel danger n'existe pas. Dois-je vous rappeler votre propre lettre au *Times,* qui a paru sous votre signature dans l'édition de ce matin ?

À son tour, Challenger a paru étonné.

– Ce matin ? Il n'y a pas eu de *Times* publié à Londres ce matin.

– Certainement si, monsieur ! a dit l'Américain sur un ton de doux reproche. Vous admettez bien que le *Times* est un journal quotidien… – Voici la lettre à laquelle je me réfère.

Il a tiré de sa poche un exemplaire du *Times*. Challenger a gloussé de joie et s'est frotté les mains.

– Je commence à comprendre. Ainsi, c'est ce matin que vous avez lu cette lettre ?

– Oui, monsieur.

– Et aussitôt vous êtes venu m'interviewer ?

– Oui, monsieur.

– Avez-vous remarqué quelque chose d'anormal pendant votre voyage jusqu'ici ?

– Hé bien ! monsieur, pour dire le vrai, vos compatriotes m'ont semblé plus vivants et plus humains que d'habitude. Le convoyeur de bagages est sorti du fourgon pour me raconter une histoire drôle : dans ce pays, c'était vraiment une nouvelle expérience pour moi.

– Rien d'autre ?

– Ma foi, non, monsieur. Rien dont je ne me souvienne en tout cas.

– Voyons, quand avez-vous quitté la gare de Victoria ?

L'Américain a souri.

– Je suis venu pour vous interviewer, professeur, mais j'ai l'impression que vous renversez les rôles…

– Figurez-vous que cela m'intéresse. Vous rappelez-vous l'heure de votre départ ?

– Bien entendu. Il était midi et demi.

– Et vous êtes arrivé à… ?

– Deux heures et quart.

– Et vous avez pris un fiacre ?

– En effet.

– Quelle distance pensez-vous qu'il y a entre ici et la gare ?

– Trois kilomètres, au moins.

– Alors, combien de temps faut-il, à votre avis, pour franchir ces trois kilomètres ?

– Eh bien ! peut-être une demi-heure, avec ce cheval asthmatique.

– Donc, il devrait être trois heures ?

– Oui, à peine davantage.

– Regardez votre montre.

L'Américain a obéi, et la stupéfaction s'est peinte sur son visage.

– Mais dites donc, elle est arrêtée ! Ce cheval a cassé tous les ressorts, c'est sûr ! Le soleil est assez bas, maintenant que j'y pense… Oh ! il se passe quelque chose ici que je ne comprends pas !

– Vous n'avez aucun souvenir d'un incident quelconque pendant que vous grimpiez la côte ?

– Écoutez, il me semble me rappeler qu'à un moment donné j'ai eu une forte envie de dormir… Et puis, cela me revient maintenant que je voulais dire quelque chose au cocher, et qu'il ne m'entendait pas. J'ai cru que c'était la chaleur, mais je me suis senti un instant des vertiges… C'est tout.

– Il en est de même pour toute l'espèce humaine ! m'a dit Challenger. Un instant, ils se sont tous senti des vertiges. Personne n'a encore réalisé ce qui est arrivé. Et tous reprendront leur travail interrompu, comme Austin qui a ramassé son tuyau d'arrosage, ou leur partie, comme les golfeurs. Votre rédacteur en chef, Malone, continue de préparer son journal, et il sera stupéfait un jour quand il découvrira qu'il manque un numéro… Oui, mon jeune ami, a-t-il ajouté à l'adresse du journaliste américain, et avec une soudaine poussée de bonne humeur, cela peut vous intéresser de savoir que le monde a traversé le courant empoisonné qui tournoie dans l'éther comme le Gulf Stream dans l'océan. Et vous voudrez bien noter aussi, pour votre commodité et vos rendez-vous, que nous ne sommes pas aujourd'hui vendredi 27 août, mais samedi 28 août : vous êtes resté sans connaissance dans votre fiacre pendant vingt-huit heures sur la côte de Rotherfield.

Et là, je pourrais mettre un point final à ce récit. Vous vous êtes peut-être rendu compte, en le lisant, qu'il n'est qu'une version plus complète et plus détaillée du reportage qui a été publié le lundi suivant dans la *Daily Gazette* (reportage qui a été généralement considéré comme la plus grand exclusivité journalistique de tous les temps, et qui a fait vendre trois millions et demi d'exemplaires du journal). Encadrées sur le mur de mon bureau, ces manchettes somptueuses en disent long :

LE MONDE DANS LE COMA PENDANT 28 HEURES

EXPÉRIENCE SANS PRÉCÉDENT

CHALLENGER AVAIT RAISON

NOTRE CORRESPONDANT EST ÉPARGNÉ

SON RÉCIT SENSATIONNEL

LA CHAMBRE À OXYGÈNE

UNE RANDONNÉE FANTASTIQUE

LONDRES DANS LA MORT

LA PAGE MANQUANTE EST RETROUVÉE

GRAVES INCENDIES – NOMBREUX MORTS

CE PHÉNOMÈNE RISQUE-T-IL DE SE REPRODUIRE ?

Au-dessous de ce chapeau glorieux s'allongeaient neuf colonnes et demie de texte : l'unique, premier et dernier rapport sur l'histoire de la planète (telle du moins qu'un seul observateur pouvait la relater) pendant la plus longue journée de son existence. Dans un article voisin, Challenger et Summerlee traitaient le sujet sur le plan scientifique, mais à moi seul était dévolu le soin du reportage. Certainement, je peux chanter : *Nunc dimittis !* Car ma carrière de journaliste ne connaîtra plus semblable apothéose.

Mais je ne voudrais pas terminer sur des manchettes à sensation ni sur un triomphe personnel. Permettez-moi de citer, pour conclure, les dernières phrases retentissantes de l'admirable éditorial publié par le plus grand quotidien du monde (éditorial que tout homme réfléchi devrait méditer) :

« Un truisme bien éculé, a dit le *Times,* affirmait que notre espèce humaine était une foule désarmée devant les forces latentes infinies qui nous environnent. Émanant des prophètes antiques et des philosophes contemporains, ce même message, qui était un avertissement, nous a été maintes fois adressé. Mais comme toutes les vérités trop souvent répétées, il avait perdu de son actualité et de sa puissance. Il fallait une leçon, ou une expérience saisissante, pour lui redonner vigueur. Nous venons d'émerger d'une épreuve salutaire mais terrible. Nos esprits sont encore stupéfaits de sa soudaineté, mais nos cœurs ont été radoucis parce que nous avons mesuré nos limites et nos infirmités. Pour apprendre, le monde a payé un prix épouvantable. Nous ne connaissons encore qu'imparfaitement l'étendue du désastre ; mais la destruction par le feu de New York, d'Orléans, de Brighton constitue en soit l'une des plus grandes tragédies de l'histoire humaine. Quand le bilan des sinistres maritimes et des catastrophes de chemins de fer sera établi, sa lecture provoquera l'effroi de tous. Et cependant, dans la majorité des cas, les mécaniciens des trains et des paquebots sont parvenus à couper la pression avant de succomber au poison. Mais nous laisserons de côté aujourd'hui les considérations relatives aux dommages matériels, pourtant si importants en vies et en biens. Le temps permettra d'ailleurs de les effacer. Ce qui ne doit pas être oublié, par contre, ce qui doit obséder constamment notre imagination, c'est la révélation des possibilités de l'univers, et la démonstration que l'étroit sentier sur lequel est engagée notre existence physique se trouve bordé d'abîmes insondables. À la base de notre émotion actuelle, la gravité se mêle à l'humilité. Puissent-elles toutes deux servir de fondations au temple plus digne que construira, nous l'espérons, une race mieux informée et que le respect inspirera davantage. »

À propos de cette édition électronique

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Janvier 2007
—

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-Marc, Sandrine, Coolmicro et Fred.